Bulletin de la Société préhistorique française

Mégalithisme et façonnage des roches destinées à être plantées. Concepts, terminologie et chronologie

François de Lanfranchi

Citer ce document / Cite this document :

de Lanfranchi François. Mégalithisme et façonnage des roches destinées à être plantées. Concepts, terminologie et chronologie. In: Bulletin de la Société préhistorique française, tome 99, n°2, 2002. pp. 331-356;

doi : https://doi.org/10.3406/bspf.2002.12661

https://www.persee.fr/doc/bspf_0249-7638_2002_num_99_2_12661

Fichier pdf généré le 13/04/2018

Résumé

Le matériau minéral utilisé par les sculpteurs de statues protohistoriques a rarement fait l'objet d'une étude approfondie. Lorsque le processus du façonnage de la roche est abordé, il ne l'est que de façon sommaire. Pourtant, l'approche des techniques des créateurs de statues préhistoriques venant en complément d'études chrono stratigraphiques, archéographiques, ethnoarchéologiques, peut contribuer au renouvellement de nos connaissances. Les nouvelles orientations de la recherche posent les problèmes de la dénomination actuelle des pierres dressées. L'attente d'un vocabulaire approprié fondé sur la technique pourrait traduire le résultat du travail réalisé sur la roche par le sculpteur, créateur de l'œuvre mégalithique. La présente communication se veut donc une réflexion sur une approche de la statuaire insulaire fondée sur une vision anthropologique systémique et conceptuelle de techniques, chaînes opératoires, mais également une contribution au nécessaire renouvellement de la dénomination des œuvres.

Abstract

The mineral material used by the sculptors of late prehistoric statues has rarely been the subject of detailed study. When the sculpting process has been addressed, it has only been in a cursory manner. However, approaching the techniques used by creators of prehistoric statues, as a complement to chronostratigraphic, archaeographic and ethnoarchaeological studies, can contribute to improving our knowledge. The new research orientations highlight the incoherence of present designations of standing stones. An appropriate vocabulary based on techniques could perhaps translate the result of the work carried out on the stone by the sculptor, the creator of the megalithic work of art. This paper is thus intended as a reflection on a systematic approach to insular statuary based on a systematic and conceptual anthropological vision of techniques, chaînes opératoires, and also a contribution to the necessary renewal of the designations of these works of art.

Mégalithisme et façonnage des roches destinées à être plantées. Concepts, terminologie et chronologie

François de LANFRANCHI

Persée BY: creative commons

Résumé

Le matériau minéral utilisé par les sculpteurs de statues protohistoriques a rarement fait l'objet d'une étude approfondie. Lorsque le processus du façonnage de la roche est abordé, il ne l'est que de façon sommaire. Pourtant, l'approche des techniques des créateurs de statues préhistoriques venant en complément d'études chronostratigraphiques, archéographiques, ethnoarchéologiques, peut contribuer au renouvellement de nos connaissances. Les nouvelles orientations de la recherche posent les problèmes de la dénomination actuelle des pierres dressées. L'attente d'un vocabulaire approprié fondé sur la technique pourrait traduire le résultat du travail réalisé sur la roche par le sculpteur, créateur de l'œuvre mégalithique. La présente communication se veut donc une réflexion sur une approche de la statuaire insulaire fondée sur une vision anthropologique systémique et conceptuelle de techniques, chaînes opératoires, mais également une contribution au nécessaire renouvellement de la dénomination des œuvres.

Abstract

The mineral material used by the sculptors of late prehistoric statues has rarely been the subject of detailed study. When the sculpting process has been addressed, it has only been in a cursory manner. However, approaching the techniques used by creators of prehistoric statues, as a complement to chronostratigraphic, archaeographic and ethnoarchaeological studies, can contribute to improving our knowledge. The new research orientations highlight the incoherence of present designations of standing stones. An appropriate vocabulary based on techniques could perhaps translate the result of the work carried out on the stone by the sculptor, the creator of the megalithic work of art. This paper is thus intended as a reflection on a systematic approach to insular statuary based on a systematic and conceptual anthropological vision of techniques, chaînes opératoires, and also a contribution to the necessary renewal of the designations of these works of art.

INTRODUCTION

Après Prosper Mérimée en 1839 (Mérimée, 1840), de très nombreux chercheurs se sont penchés sur la statuaire de l'île. De 1955 à 1976, R. Grosjean (1966, 1967, 1968, 1971 et 1972) amorça l'étude la plus suivie et la plus complète sur le sujet. Il inventoria plus de cent menhirs et quatre-vingts statues (Grosjean, 1971).

La présence de pierres dressées dans un contexte funéraire fut démontrée lors des fouilles conduites sur le site des Bancali de Portivechju et de Tivulaghju (Grosjean et Liégeois, 1964). Le fait trouva sa confirmation lors de travaux réalisés sur d'autres sites (H. de Lanfranchi, 1986; Léandri, 2000). Ces études plus récentes permettent aujourd'hui de dater les productions du Néolithique moyen. Les fouilles anciennes (Grosjean et Liégeois, 1964, p. 527-548) révélèrent que "*de nombreuses pierres, taillées en forme de menhirs, sont éparses en surface, soit à l'intérieur, soit à côté des coffres*" (*id.* 1964, p. 532).
Trois remarques s'imposent à la suite de ce texte. La première relative au constat que les pierres dressées étaient des "*pierres taillées*", autrement dit façonnées. Nous donnons aux pierres façonnées le nom statue (au sens des sculpteurs et du nôtre). La seconde concerne l'emploi du mot "*menhir*". La tournure : "*en forme de menhir*", invite à comprendre que sur le plan conceptuel, il est un substantif concret auquel on attribue un sens "morphologique". Enfin la situation de ces œuvres, soit à l'intérieur, soit à proximité immédiate de la tombe, confirme que ces pierres plantées s'inscrivent dans le cadre d'une sculpture architecturale, liée à une construction en pierre sèche.

Pour la clarté de notre propos, reprenons quelques observations faites en 1964 par R. Grosjean et J. Liégeois sur le site de Vasculacciu (la mise en italique de certains noms est de notre fait).

- *Coffre A* : la hauteur du "*menhir*" situé à l'intérieur de ce coffre et planté dans l'angle S-E est de 1,50 m (0,60 m hors du sol). Deux autres "*pierres levées*" se dressent à l'extérieur de l'angle N-W.
- *Coffre C* : une longue "*dalle*" de 2,15 m de hauteur totale était enterrée le long de la paroi nord.
- *Coffre D* : dans l'angle S-E, une "*pierre levée*" dépasse le sol de 1,35 m.
- *Coffres F et G* : entre ces deux coffres se trouvaient trois "*menhirs*" mesurant respectivement 2,90 m, 2,15 m et 2,20 m de long.
- *Sur le site* : une quarantaine de fragments de "*stèles*" a été trouvée disséminée sur tout le gisement.

L'emploi des mots et expressions : menhir, dalle, stèle, pierre levée, en vue de nommer des éléments faisant partie d'une production de pierres "*taillées*", prouve que leur sens n'est pas fixé puisque l'on utilise indifféremment plusieurs noms pour nommer une même chose.
Les fouilles conduites par ces deux chercheurs sur les deux coffres de Tivulaghju A et de Tivulaghju B livrèrent des informations complémentaires.
Coffre A : il est entouré d'un cercle de pierres. Le péristalithe est lui-même cerné de "*pierres levées*" dessinant un second cercle. Les composantes sont des pierres "taillées en forme de stèles plates, avec des angles arrondis" qui dépassent parfois plus de 0,80 m la surface du sol.
Des "*pierres levées*" s'observent près du coffre dans l'angle S-W. Leur hauteur hors du sol est de 0,55 m.
Un "*menhir*" couché au sud du coffre mesure 2,30 m de long. Une pierre en forme de "*stèle tronquée*" fut trouvée à l'est du coffre. Elle mesure 1,55 m de long. Un "*menhir*" au nord mesure 2,85 m de long. Huit fragments de "*stèles*" ou de "*menhirs*" sont disséminés aux alentours. La distinction entre ces deux noms n'est pas explicitée.
L'importance de la contribution des auteurs réside dans la mise en adéquation des pierres façonnées à des structures funéraires néolithiques, autrement dit, d'une sculpture à une architecture. Quant à la terminologie en usage, elle est à tout le moins subjective et très variable.

STATUES ET SCULPTURE

Approche épistémologique

Pour son développement, l'archéologie a emprunté à une autre science, l'anthropologie, ses concepts de technique, de chaîne opératoire et de système technique de l'exploitation des ressources minérales. Il en résulte des informations socio-économiques, cognitives et culturelles (Cresswell, 1983; Balfet, 1991).
Les représentations schématiques du sous-système technique de l'exploitation des matières minérales en vue de l'obtention de monolithes destinés à être dressés sont en interactivité avec d'autres sous-systèmes, symbolique et socio-économique, par exemple (selon un modèle de J.-D. Vigne, 1998, p. 27), illustrent (fig. 1) cette démarche.
L'archéologie systémique qui "*considère les sociétés comme des adaptations de l'homme à son environnement*" (Cleuziou, *in* Leroi-Gourhan, 1988) et l'archéologie symbolique (et structurale) qui "*propose de réintroduire la dimension symbolique dans les études sur les matériaux archéologiques*" (*id.* p. 63) sont complétées par l'archéologie expérimentale visant aujourd'hui à la "*réplication de pièces individuelles*" (Perlès, *in* Leroi-Gourhan, 1988) et à des reconstitutions de structures à partir des traces au sol (*id.* p. 62). C'est dans une telle orientation de recherche que nous avons procédé personnellement au façonnage d'une statue (archéologie expérimentale) afin de définir les limites des outils utilisés et d'analyser les résultats obtenus. Pour encore plus de garantie, nous avons confié à des sculpteurs le même sujet d'expérimentation. Le présent travail reste une recherche ouverte à partir de laquelle il est possible de tirer les premiers enseignements.

Approche factuelle ou conceptuelle ?

L'archéologie symbolique ou structurale réintroduit la dimension symbolique dans l'étude des matériaux archéologiques. Force est de constater qu'"*une approche classificatoire à fondements naturalistes a peu à peu cédé le pas à une approche structuraliste en rapport avec le paradigme anthropologique*" (Binder, 1998, p. 111). L'approche symbolique s'affirme de plus en plus, notamment dans le domaine de l'art. L'archéologie apparaît alors comme "*un corpus de méthodes*

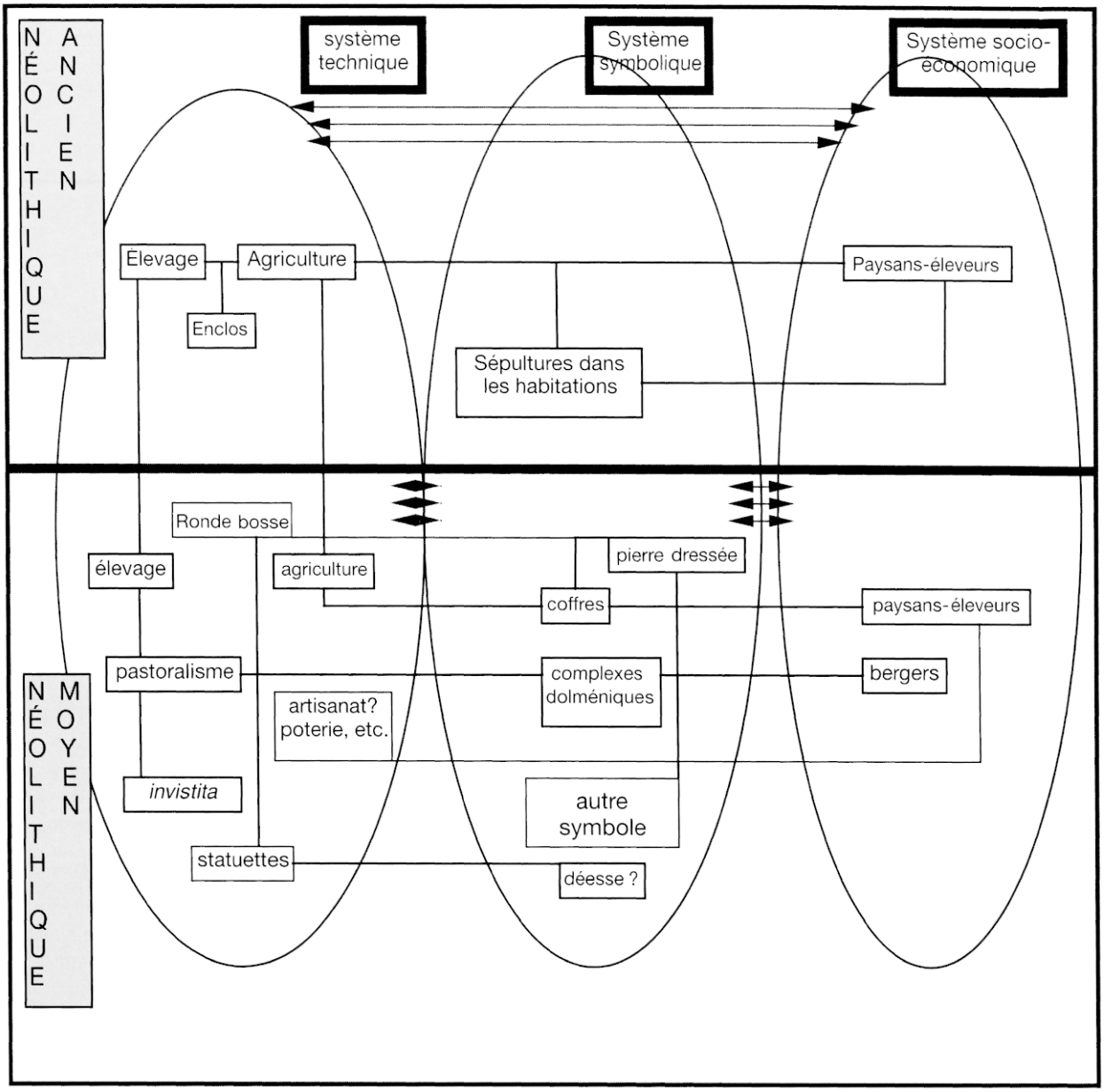

Fig. 1 – Représentation schématique de trois sous-systèmes technique (exploitation des ressources minérales), symbolique et social.

visant à l'interprétation des pratiques humaines, objectif que l'on assigne à toutes les sciences sociales en général " (Boissinot, 1998, p. 17).

À la suite de ces réflexions épistémologiques, nous pensons avec P. Boissinot qu'" *il n'existe pas d'interprétation archéologique d'une construction humaine, il n'y a que des interprétations historiques ou sociologiques de ladite construction proposée à l'aide des seuls outils archéologiques dont on dispose* ".

C'est donc dans une tout autre direction que celle prise par nous-même dans les années soixante (Lanfranchi, 1972) que nous avons orienté notre recherche sur les monuments mégalithiques. Nous nous sommes efforcé de réaliser une approche, conceptuelle, systémique et globale de la statuaire insulaire (Corse et Sardaigne).

L'étude des sociétés néolithiques, notamment celles du village de Presa (Lanfranchi et Weiss, 1997, p. 144 à 147), est fondée sur l'examen de leur production matérielle et, de manière plus spécifique, de leur céramique. Mais nous sommes conscient qu'une telle "*approche céramologique, relativement étroite, mais obligatoire, a engendré l'un des concepts archéologiques les plus pernicieux qui soient, à notre humble avis, celui qui consistait (et qui consiste encore) à assimiler des manières de poterie à une culture (voire une civilisation) au sens ethnologique du terme* " (Zammit, 1998, p. 48). Aussi avons-nous élargi notre étude à toutes les données archéométriques (au sens de sciences de la nature).

L'approche factuelle des descripteurs archéologiques et le recours à des marqueurs classiques (poterie, outillage, etc.) "*aboutissent ainsi à une notion essentielle du point de vue épistémologique : celle du paradigme bloqué de la dialectique Kuhnienne* " (Kuhn, 1962), (*id.* p. 48).

C'est la raison pour laquelle nous avons cherché quels autres marqueurs socioculturels du Néolithique moyen s'offrent à la recherche. Trop souvent, nous ne les avons pas exploités et, quand nous le faisions, ce n'était toujours qu'avec parcimonie. Parmi ces apports, ceux révélés par les systèmes techniques de l'acquisition et de l'utilisation des roches avec, notamment, les informations données par la taille (la sculpture) et l'assemblage des pierres (l'architecture) sont à mentionner. Les systèmes techniques de l'acquisition des ressources animales avec la gestion du territoire et des troupeaux (le pastoralisme) apportent à leur tour une intéressante contribution à la connaissance des sociétés et, partant, de leurs œuvres. Dans cet article nécessairement limité, nous commencerons par une réflexion sur la terminologie mégalithique.

Les fondements actuels de la terminologie mégalithique

Jean Arnal (1976) a apporté une contribution si importante à la connaissance des "statues-menhirs" qu'il l'a marquée de son empreinte jusque dans la terminologie actuellement en usage. À la suite de travaux que nous résumerons très brièvement, il nous a semblé utile de proposer une réflexion sur les voies empruntées par ce chercheur, réflexions que nous accompagnerons d'une analyse succincte de sa terminologie. Constatons en premier lieu que dans le tableau (p. 40-41) présenté dans son ouvrage de synthèse (Arnal, 1976), il a fait l'impasse sur la statuaire néolithique. Bien que nommée (menhirs anthropomorphes (?) de Corse, stèles provençales de la Durance), il ne s'est pas attardé sur cette production. Seules les œuvres des âges des Métaux (Cuivre, Bronze et Fer) ont retenu toute son attention.

Par ailleurs, sa terminologie se veut de valeur conceptuelle. "*Une statue-menhir est d'abord une statue, visant à représenter – si grossière ou stylisée qu'en soit sa réalisation – un corps humain. Cette statue est, en outre, fichée en terre, se dressant comme un menhir, d'où l'expression*" (Arnal, 1976, p. 35). Implicitement, l'auteur donne au mot "*menhir*" le sens de pierre plantée. Notre étude, réservée exclusivement aux pierres plantées (ou supposées telles) est intitulée : le "*façonnage des roches destinées à être plantées*". Elle s'inscrit bien dans ce cadre.

Selon J. Arnal, le mot composé avec *statue* et *menhir* servirait à nommer une réalisation humaine à la fois *statue* avec un sens qu'il ne définit pas, et *menhir* dans lequel il voit une pierre dressée.

À la question : qu'est-ce qu'une statue ? un sculpteur répondrait : c'est une "*sculpture en ronde bosse*" (Baudry *et al.*, 1990, p. 506).

"*Mais un menhir n'est évidemment pas une statue-menhir puisqu'il est "aniconique", c'est-à-dire n'a aucune prétention figurative*" ajoute J. Arnal (1976, p. 36). Si nous traduisons en terme de façonnage, le menhir serait une roche privée de représentation sculptée en relief (en creux ou en saillie, préciserons-nous). Par voie de conséquence, le contenu conceptuel du mot "menhir" se réduit à celui d'une roche plantée, bien entendu. Nous admettons d'autant plus une telle constatation qu'elle est une interprétation à laquelle se rallient probablement tous les chercheurs qui considèrent qu'un menhir est une pierre brute (donc non façonnée) destinée à être plantée.

Et les stèles ? L'auteur les définit comme des statues de taille "*inférieure à 70 cm de haut*" (*id.* p. 35-36). "*On connaît aussi de petites stèles, destinées à signaler des tombes individuelles – comme dans nos cimetières*" écrit-il plus loin (*id.* p. 36). Si une stèle est une petite statue (de moins de 70 cm), il faudrait préciser ce que l'on entend par *petite* stèle.

Cette analyse liminaire des fondements de notre terminologie mégalithique montre qu'elle est à tout le moins trop imprécise pour qu'on la laisse en l'état, d'autant qu'il suffirait de bien peu de choses pour la rendre cohérente.

La terminologie employée par l'auteur et relative aux techniques mises en œuvre pour la fabrication des statues l'est tout autant. Qu'on en juge :

"*Une fois le bloc rocheux extrait ou simplement ramassé sur le sol, il fallait le façonner, pour cela une seule technique possible : le bouchardage, au marteau non métallique bien sûr ; un galet de quartz ou de granite porphyroïde pouvait faire l'affaire. Ensuite un grossier polissage devait égaliser la face antérieure et les tranches. Pour ce travail le sable et l'eau étaient utilisées, concurremment à des molettes de grès.*

À la fin, les gravures étaient obtenues par un nouveau piquetage. Pour les sculptures en bas-relief, dégrossies au piquetage, c'est au contraire le polissage qui terminait l'opération" (*id.* p. 43).

Au-delà du fait que la description du travail des sculpteurs préhistoriques est des plus réalistes (on s'y croirait), l'interprétation personnelle qui en est faite nuit à la compréhension de la technique employée.

Il en est de même de la connaissance des outils préhistoriques. L'affirmation relative à l'emploi du "*marteau non métallique bien sûr*" est d'autant plus à expliciter que l'on n'a pas distingué la sculpture néolithique de celle des Âges du Bronze, voire du Fer. Quant au "bouchardage", nul n'ignore qu'il suit l'épannelage de la roche. Et le "*grossier polissage*", ne serait-ce pas plutôt l'un des caractères de la technique de façonnage dont il serait question ?

L'examen des œuvres du Midi de la France, précisément celles qu'observa en permanence J. Arnal, montre que les sculpteurs ont commencé (comme partout ailleurs) par donner une forme à la roche brute. Les spécialistes de la sculpture nomment ronde bosse ce travail fondé sur la technique de l'épannelage consistant à enlever des pans de pierre en portant des coups à l'aide de percuteurs lourds en vue de donner une forme au support rocheux. Dans ce domaine, comme dans celui du relief, l'interprétation de la ronde bosse très personnelle de l'auteur propose que "*les statues-menhirs ne sont pas des rondes-bosses dont toute la surface serait utilisée pour la figuration. Ce sont seulement des plaques de pierres épaisses, ovales, ogivales ou rectangulaires sur lesquelles l'artiste grave ou sculpte un bas-relief*" (*id.* p. 37).

Pour une bonne compréhension de cet extrait, proposons nos remarques suivantes :

1. les statues (à notre sens) sont des rondes bosses comme le sont toutes les roches auxquelles le sculpteur donne une forme ;
2. les "*figurations*" ne sont autre qu'une sculpture en relief (en creux ou en saillie), laquelle ne peut s'exprimer que sur un seul plan d'une statue. Il en résulte que l'on ne peut les observer que sur 180°. Dire que les statues sont des plaques de pierres épaisses de diverses formes (ovales, ogivales ou rectangulaires) c'est bien admettre que l'on est en présence de la forme voulue par le sculpteur. Dans ce cas, il appartient à l'archéologie de découvrir le sens de cette réalisation intentionnelle du support sur lequel s'exercera la sculpture en relief (bas, moyen ou haut) ;
3. une fois la morphologie du support obtenue, le second mode de sculpture, le relief, produit des motifs en saillie (bas-relief) ou en creux (cannelures). C'est probablement ce que voulait dire l'auteur : "*Le geste des sculpteurs consiste à enlever de la matière jusqu'à ce qu'une forme se dégage*" (*id.* p. 43).

Telles sont les confusions entretenues par la terminologie "flottante" actuelle.

Lors de la "table ronde CNRS des Sables-d'Olonne (Vendée)" des 2-4 novembre 1987, d'entrée de jeu (p. 17), R. Jousseaume s'interrogeait fort opportunément "*sur la valeur de certains mots employés couramment en matière de mégalithisme avec plus ou moins de bonheur*".

Le Pr P.-R. Giot rappela non moins judicieusement que "*les Celtomanes de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècles ont affublé ce qui plus tard s'est appelé monument mégalithique avec des termes pris sur le breton ou le gallois*" (*id.* p. 17).

Quant à J. Clottes, il précisa à propos du terme "dolmen" qu'il "*fait partie du vocabulaire courant, et préconiser son abandon au profit de périphrases serait un exercice assez illusoire et vain*" (*id.* p. 17).

Conseiller le maintien *in statu quo ante* pour la dénomination des monuments mégalithiques constituerait un blocage, un frein à la réflexion. Il n'est jamais très bon d'arrêter le développement de la pensée.

L'historique (Mezzena, 1978) des noms variés donnés aux monolithes plantés (ou pierres dressées) suffit pour mettre en évidence l'existence de noms différents attribués à un même monolithe. C'est là un nouvel argument invitant à réviser la terminologie en usage.

La réflexion sur l'emploi de l'adjectif "anthropomorphe", par exemple, montre que ce mot n'a pas le même sens pour tous. En Provence, en Languedoc et dans l'arc alpin, notamment, il ne semble pas concerner la "forme humaine" donnée à la roche, mais la forme des représentations faites sur une dalle, figures évoquant indiscutablement l'être humain. Il s'agirait plutôt de l'anthropisation d'une roche par la sculpture en relief d'attributs humains. On débouche ainsi sur un axiome où l'anthropomorphisme est donné par les figurations en relief sur une pierre qui, en fait, possède déjà la forme (et donc la morphologie) souhaitée par les Préhistoriques lorsqu'ils ont réalisé une sculpture en ronde bosse ! Il semble que c'est là un sujet fort intéressant méritant toute l'attention des archéologues.

Il en est de même des noms relevant du façonnage de la roche (le langage du sculpteur en somme) et qui pourraient s'intégrer dans le système logique du travail de la pierre. Le problème est donc de savoir si l'on veut conserver l'actuelle terminologie des pierres plantées qui montre ses limites, au nom d'un attachement sentimental au passé, ou si l'on *peut* tenter de la modifier. Dans un tel cas, nous apportons notre modeste contribution.

Validité des noms donnés aux monolithes plantés

Actuellement, le nom "menhir" semble être le maître mot et le fondement de toute classification. Demandons-nous d'abord s'il résulte d'un choix judicieux.

En Corse, dans le courant du XVIIIe siècle, on a écarté le nom vernaculaire de "*stantara*" pour le remplacer par celui de "*menhir*" donné aux pierres dressées en Bretagne. Une telle substitution contribuait-elle au progrès de la recherche scientifique ?

Au nom *stantara* se rattache la double notion de pétrification (une sanction suprême dans un imaginaire chrétien médiéval) et d'immobilité absolue. Celui de *menhir* introduit à la fois un concept de matière (*men*, pierre), de forme (*hir*, longue) et de destination (pierre dressée). Apparemment le choix semble meilleur. Mais il faut bien admettre qu'aucune idée relative au travail du sculpteur ou à l'expression de l'œuvre finale ne se rattache ni à l'un ni à l'autre. De surcroît, le mot reste attaché à une supposée communauté celtique, ce qui est loin d'avoir été démontré pour la Corse.

La terminologie proposée en 1967 par R. Grosjean a été adoptée par les chercheurs de Sardaigne. Nous empruntons à E. Atzeni (1975, 1982 et 1998) celle en usage dans cette île.

Localité Perda Iddocca où l'on a individualisé une "concentration de menhirs" (fig. 2) :

1. Perda Iddocca IV (Atzeni, 1982, p. 21, fig. 4/1) : "*menhir anthropomorphe en trachyte*".
2. Perda Iddocca VII (*id.* p. 21, fig. 4/2) : "*statue-menhir masculine non armée ou asexuée*".
3. Perda Iddocca I (*id.* p. 21, fig. 4/3) : "*menhir protoanthropomorphe*".
4. Perda Iddocca II (*id.* p. 21, fig. 4/4) : "*menhir protoanthropomorphe travaillé a martellina*".

Localité de Làconi : Genna Arrele :

5. Genna Arrele I (*id.* p. 23, fig. 5/1) : "*statue-menhir masculine, armée*". L'auteur relève "un travail soigné de martelage et de piquetage".
6. Genna Arrele II (*id.* p. 23, fig. 5/2) : "*statue-menhir masculine armée*".
7. Genna Arrele III (*id.* p. 23, fig. 5/3) : "*statue-menhir féminine*".

Localité de Nuoro :

8. Mamoiada (NU) (Atzeni, 1998, p. 70, fig. 10) : "*stèle historiée de disques à cercles concentriques*".
9. Monte Feurrèddu-Barrili (Atzeni, 1982, p. 23, fig. 5/7) : "statue-menhir masculine".

Discussion

La pierre dressée représentée à la fig. 2, n° 1, nommée Perda Iddocca IV, est reconnue comme étant une roche "bien travaillée *a martellino*". En terme de sculpture, il s'agit donc d'une statue en ronde bosse (fig. 3). Sa forme subogivale invite à la classer dans la famille des statues schématiques non anthropomorphes. Elle s'inscrit dans un sous-système technique du façonnage de la pierre, en interaction avec un sous-système symbolique (que représente cette ogive ?). Il apparaît à l'évidence que la dénomination de menhir anthropomorphe ne peut être retenue.

La fig. 2, n° 4, représente Perda Iddocca II, le "menhir protoanthropomorphe travaillé *a martellino*".

Outre le fait que nous ne voyons pas la différence existant entre cette œuvre et la précédente, nous ne comprenons pas que l'une (fig. 2, n° 1) soit un menhir anthropomorphe et l'autre (fig. 2, n° 4) un menhir protoanthropomorphe. Toutes deux ont la même forme ogivale et toutes deux sont façonnées. Une forme est anthropomorphe ou ne l'est pas. Dans ce cas elle a quand même une forme qu'il convient de nommer. Perda Iddocca II a une forme ogivale.

La statue Mamoiada (fig. 2, n° 8) est une statue en ronde bosse à laquelle on peut fort valablement (à notre humble avis) donner le nom de stèle. L'adjectif historiée peut la caractériser. Ces représentations (sur les parois de la statue, évidemment) résultent d'une sculpture en relief (réalisée en creux). Sur le plan de la forme (la morphologie) la statue Barrili I en ronde bosse est une œuvre très proche de la précédente. Or on a donné à l'une le statut de stèle, et à l'autre celui d'une de statue-menhir. C'est simplement inacceptable.

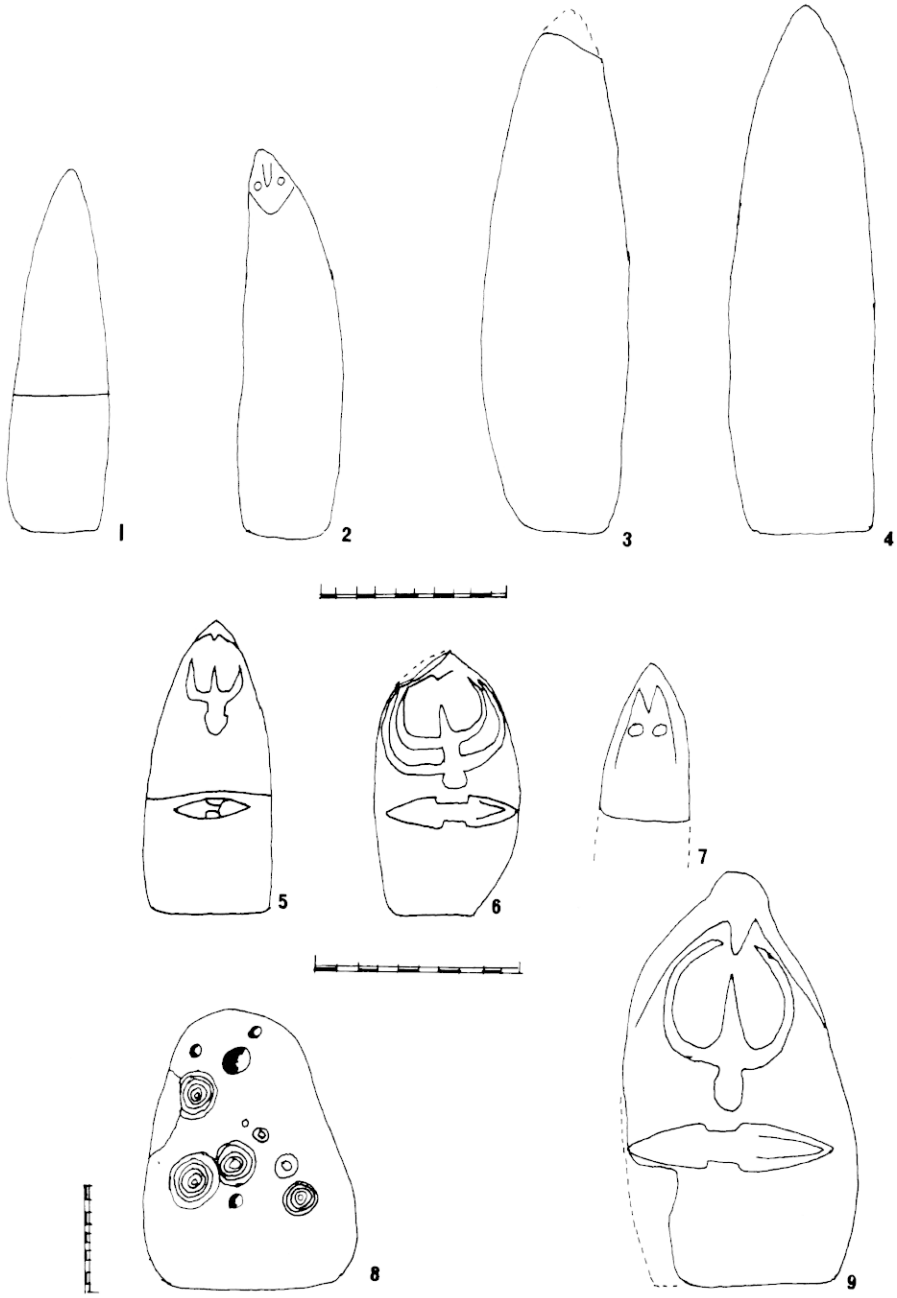

Fig. 2 – Terminologie en usage en Sardaigne (d'après E. Atzeni, 1975, 1982 et 1998). Localité Perda Iddocca :

1. Perda Iddocca IV (Atzeni 1982, p. 21, fig. 4/1) : "*menhir anthropomorphe en trachyte*" ;
2. Perda Iddocca VII (*id.* p. 21, fig. 4/2) : "*statue-menhir masculine non armée ou asexuée*" ;
3. Perda Iddocca I (*id.* p. 21, fig. 4/3) : "*menhir protoanthropomorphe*" ;
4. Perda Iddocca II (*id.* p. 21, fig. 4/4) : "*menhir protoanthropomorphe travaillé a martellina*".

Localité de Làconi, Genna Arrele :

5. Genna Arrele I (*id.* p. 23, fig 5/1) : "*statue-menhir masculine, armée*". L'auteur relève "un travail soigné de martelage et de piquetage" ;
6. Genna Arrele II (*id.* p. 23, fig. 5/2) : "*statue-menhir masculine armée*" ;
7. Genna Arrele III (*id.* p. 23, fig. 5/3) : "*statue-menhir féminine*".

Localité de Nuoro :

8. Mamoiada (NU) (Atzeni, 1998, p. 70, fig. 10) : "*stèle historiée de disques à cercles concentriques*" ;
9. Monte Feurrèddu-Barrili (Atzeni, 1982, p. 23, fig. 5/7) : "*statue-menhir masculine*".

Ceci est d'autant plus préjudiciable que d'autres sculptures en ronde bosse peuvent et doivent s'ordonner dans la famille morphologique des stèles. Nous citerons notamment Piscina e Sali VIII (Atzeni, 1998, p. 68, fig. 6).

En amont de la sculpture

L'étude d'une statue commence au moment où l'exécutant (artiste ou artisan), après avoir décidé de créer dans la roche l'image mentale d'une œuvre projetée, part en quête d'une masse rocheuse d'où sortira sa statue. Quels sont les critères de son choix ? La nature et la qualité de la roche recherchée ? La forme naturelle du bloc ? La proximité de la matière première ? La commodité du trajet de la découverte de la roche brute à sa destination finale ? Autant de questions qu'il doit probablement se poser.

La connaissance du terrain et de ses ressources géologiques, celle de la roche et de ses qualités, voire de

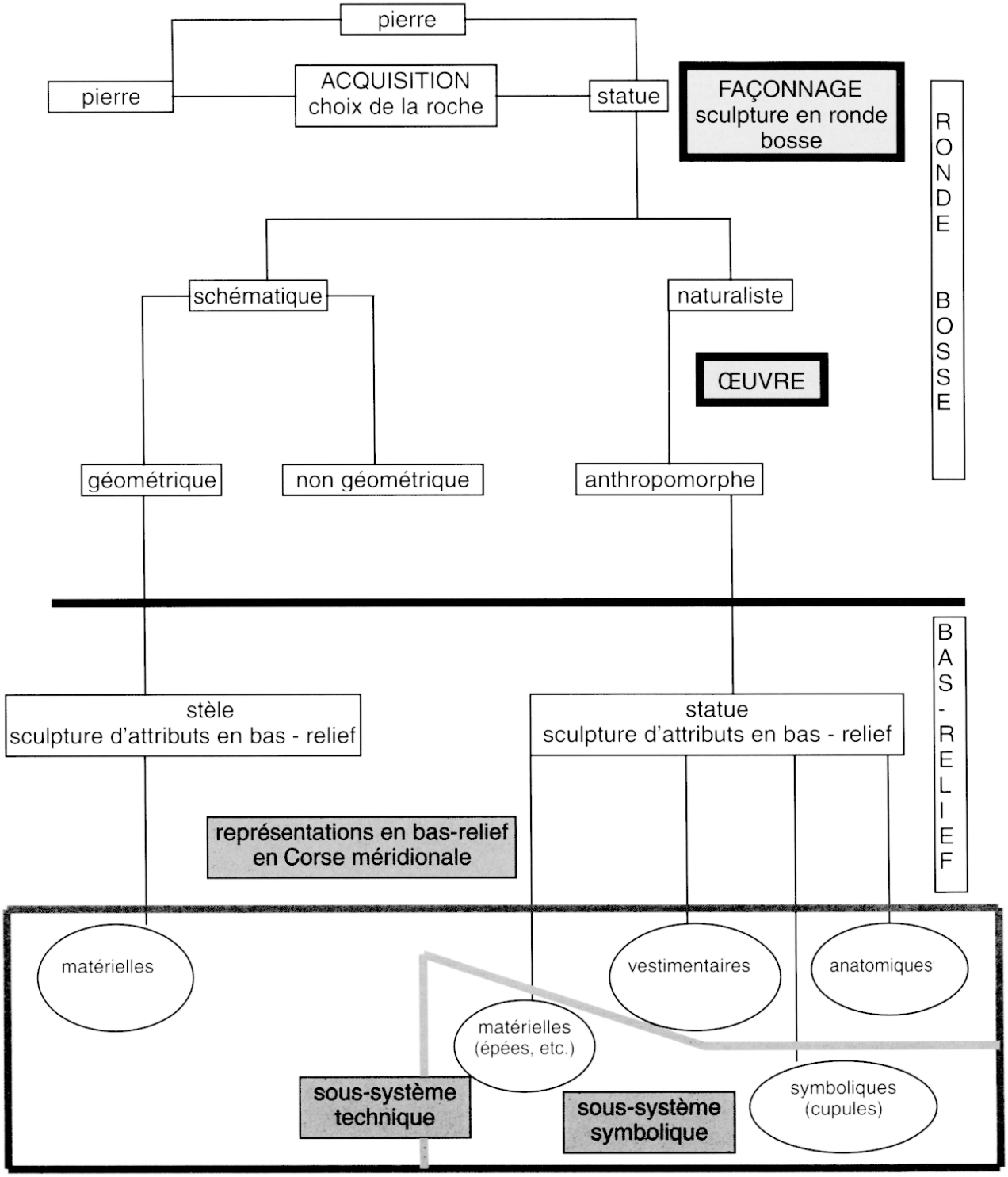

Fig. 3 – Les deux niveaux de la sculpture : la ronde bosse et le relief.

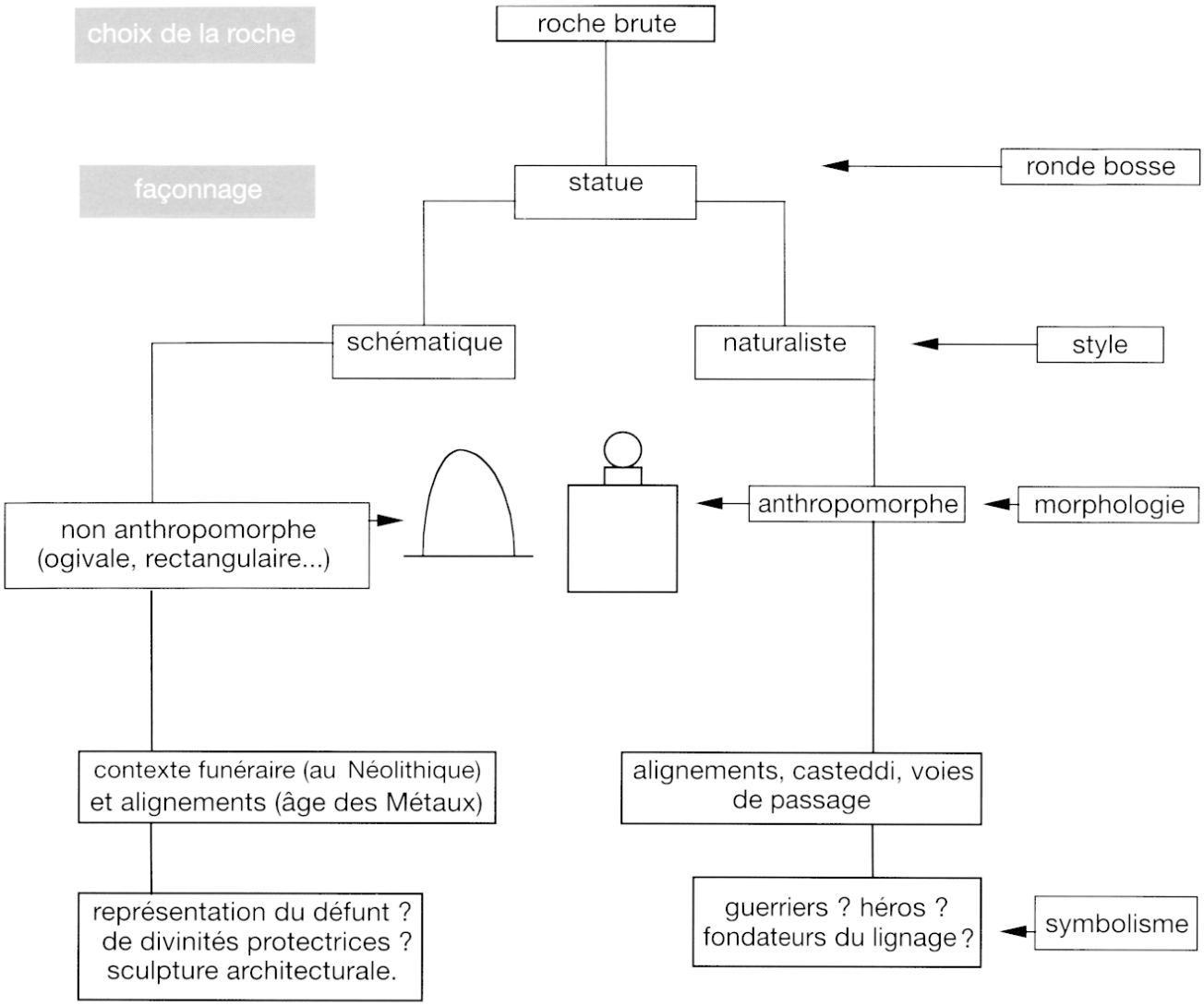

Fig. 4 – Représentation schématique du sous-système de l'exploitation des ressources minérales de la fabrication des statues.

ses défauts, l'évaluation de la manière de la transporter et la recherche préalable des cheminements prévus à cet effet, sont autant d'éléments constituant des connaissances propres au groupe du sculpteur (transmission, apprentissage). L'extraction de la roche dans une carrière ou le choix d'un monolithe erratique possédant les qualités requises sont les deux modes d'obtention du matériau.

Le sculpteur protohistorique se soumet ainsi au déterminisme géographique.

Au Moyen-Âge, le tailleur de pierre avait la possibilité de s'en libérer en faisant venir sa roche (le marbre notamment), de fort loin. Mais au Néolithique et durant toute la Protohistoire, le minéral utilisé appartient au contexte géologique local. Aussi comprendra-t-on que les statues de la Corse puissent être en arkose, en calcaire, en schiste, en granite, selon les lieux où elles furent débitées.

Les spécialistes de la sculpture distinguent deux modes : la ronde bosse qui donne une forme au support rocheux, générant ainsi une statue et le relief, créateur d'attributs sur divers plans de cette même statue. Dans le cas examiné, le relief est une sculpture sur statue. Une représentation schématique (fig. 3), ordonne les pierres dressées façonnées en deux niveaux différenciés par chacun de ces deux modes, la ronde bosse et le bas-relief.

Le premier niveau (fig. 4)

L'étage supérieur comprend les pierres brutes constituant la matière première à partir de laquelle on façonnera une forme. Seules les pierres ouvrées seront étudiées car les pierres naturelles plantées ne font pas l'objet du présent propos.

Dans son introduction, M.-T. Baudry (1990) rappelle que le terme générique de sculpture était tardif en France. Aussi nommait-on indifféremment "*ymages*" ou "*ymaiges*" les sculptures, et "*ymagiers*" ou "*faiseurs d'images*" les sculpteurs. Au XIXe siècle, le tailleur de pierre est un sculpteur et le statuaire, celui qui travaille la terre. Partant, il fut distingué "*l'art de sculpter*" de "*l'œuvre du sculpteur*". "*La distinction*

traditionnelle qui reste fondamentale s'établit entre la ronde-bosse faite pour être observée sous plusieurs aspects... et le relief qui adhère ou qui s'applique à un fond et doit être appréhendé en principe, comme la peinture, d'un seul point de vue " (id.).
Dans la terminologie de l'art de tailler la pierre, "*une ronde-bosse est une sculpture figurative ou non* ". On peut ordonner ces productions en deux types de représentations : schématiques ou naturalistes. Les statues naturalistes se classent par rapport à l'obtention ou non d'une forme existant dans la nature et dans le cas qui nous intéresse, de la forme humaine. Il en résulte à nouveau deux sous-groupes avec les statues anthropomorphes et les statues non anthropomorphes. Comme les précédentes, les statues schématiques se subdivisent à leur tour en deux familles : les géométriques et celles qui ne le sont pas.

Le second niveau
Il est réservé aux statues sur lesquelles on a sculpté des motifs en relief. Il s'agit donc d'une sculpture *sur* une statue. En général, seules les deux faces antérieure et postérieure sont concernées par ce travail. Parfois, mais plus exceptionnellement, des bras sont dégagés sur les flancs (Filitosa).
Les œuvres pourraient s'ordonner en fonction des outils utilisés (précisons que leur identification n'est pas chose aisée). Par voie de conséquence seront distinguées celles relevant du Néolithique car sculptées exclusivement avec des outils en pierre et les autres, chalcolithiques, ou du Bronze, voire du Fer, sculptées à l'aide d'outils en métal.
Après ces généralités, revenons plus en détail sur chacun de ces deux modes de sculpture.

LES DEUX MODES DE SCULPTURE

La ronde bosse

La technique de la ronde bosse repose sur l'enlèvement de matière (épannelage), en vue de donner une forme (morphologie) au monolithe. Deux types de statues résultent de ce travail de façonnage : les unes schématiques, les autres naturalistes (fig. 3). En l'état actuel de nos connaissances, la première famille de la statuaire, bien représentée en Corse méridionale, n'a pas encore été individualisée en Corse septentrionale, ce qui peut être une piste exploratoire d'un grand intérêt. Les premières se subdivisent en productions géométriques ou non, et les naturalistes en deux familles : les anthropomorphes et celles qui ne le sont pas.
On (R. Grosjean, 1967) a proposé d'admettre qu'une œuvre est anthropomorphe à partir du moment où l'on peut individualiser trois parties de la silhouette : la tête, le cou, le buste (ou fût). C'est là, sans doute, un concept restrictif qui gagnerait à être soumis à la sagacité des autres chercheurs. Effectivement, le statut de forme humaine reconnu à certaines statues (au sens de pierres façonnées) ne l'est que par la partie supérieure de la pierre (la tête ?) et par la partie inférieure, le fût, censé représenter le buste et les membres inférieurs d'une personne. Faut-il refuser le statut d'anthropomorphe à des œuvres sous prétexte qu'elles ne possèdent pas un cou nettement individualisé ? Bien que n'ayant qu'une tête suggérée et un épaulement bien marqué, Mamoiada (fig. 2, n° 8), par exemple, n'évoque-t-elle pas une silhouette humaine stylisée ? D'autant que la sculpture en bas-relief a figuré sur le volume en ronde bosse, deux cupules (les yeux ?) disposées sur un niveau et une autre (la bouche ?) placée sur le niveau sous-jacent.
Les statues non anthropomorphes, par contre, n'ont, par définition, aucun de ces trois éléments distinctifs. Mais de là à dire qu'elles sont privées de forme propre, il y a un pas que nous ne franchirons pas. Bien qu'une classification de cette famille n'ait jamais été tentée, il n'en reste pas moins qu'un profil se répétant souvent est celui de la statue en forme de borne kilométrique. Nous retenons personnellement le nom de stèle, voire de "statue-stèle" pour la nommer. Proposons cependant une restriction au terme de "stèle armée", car une statue n'est ni armée ni désarmée. Elle peut représenter un personnage armé ou non.
En l'état actuel de nos connaissances, il est possible d'affirmer que les statues (au sens de pierres façonnées) associées à des architectures appartiennent à un contexte funéraire daté du Néolithique moyen (fin V^{e}-IVe millénaire avant J.-C.). Les deux monolithes inscrits dans un cercle de pierres à Monte Rotondu (Lanfranchi, 2000), par exemple, entrent dans cette famille. Il en est de même de ceux de Monte Revincu de Santu Petru di Tenda (Léandri, 2000). Quoique peut-être plus récentes (Néolithique final-Chalcolithique de la fin du IVe-début du IIIe millénaire avant J.-C.), les pierres dressées aux Bancali deVasculacciu sont également des statues, au sens de sculpture en ronde bosse élémentaire.
Aucune sculpture en relief n'est observée sur ces œuvres, ce qui tendrait à prouver que depuis le Néolithique moyen jusqu'au début du Chalcolithique, on façonnait les statues selon un seule mode, la ronde bosse.

L'expérimentation

Pour simplifier, nous dirons que l'expérimentation est une opération permettant de voir ce qu'il est possible de faire et ce qui ne l'est pas. L'invariance des gestes du sculpteur, qu'il soit contemporain ou préhistorique, permet au chercheur de tenter une interprétation de ce que pouvait être le travail de la roche il y a quelques millénaires. Nous avons personnellement expérimenté, afin de tenter de définir quelles étaient les limites de l'emploi d'outils en pierre dans les deux modes de sculpture. Pour plus de garantie, deux sculpteurs (l'un en Corse, l'autre en Sardaigne) ont accepté de reprendre autrement ces essais.
Les relations de l'homme et de la roche en cette occurrence ont pour origine une roche erratique en granite dont la forme naturelle se rapproche le plus possible d'un parallélépipède rectangle de section subrectangulaire. Les outils supposés étant des galets de rivière en roche dure, de diverses formes (surtout oblongues) et de différentes natures. Celles à grain très fin plus résistantes que les autres avaient une morphologie se rapprochant des pierres trouvées dans les carrières ou sur

les sites et conservées dans des musées (Levie, notamment).
Des coups violents portés au niveau des arêtes ont permis l'enlèvement de petits éclats. L'angle proche de 90° formé par chacun des quatre plans n'est pas favorable à une telle taille. Par contre, sur des roches ayant naturellement une section plan-convexe, nous avons pu réaliser un franc épannelage (enlèvement de pans de pierre). Il en a résulté une forme régularisée se rapprochant du rectangle. La convexité de la partie opposée à celle destinée à être plantée, pose des problèmes d'autant plus importants que la pierre est épaisse. Nous avons quand même obtenu une forme cintrée proche de celle de la stèle de Poghjaredda.
Sur les parois, le bouchardage réalisé avec des percuteurs lourds par percussion lancée, tout comme le polissage effectué ensuite par percussion posée, représentent un travail long et d'autant plus pénible qu'il s'agit d'un travail mécanique et peu technique, pouvant être réalisé par un exécutant. C'est la raison pour laquelle on peut imaginer le façonnage d'une statue comme étant la résultante du travail d'un groupe de personnes. La notion de travail en équipe plutôt que celle d'une œuvre imputable à un seul artiste semble devoir être retenue. Dans un certain sens, on peut penser qu'en Corse comme ailleurs, l'organisation du travail s'apparenterait à celle observée sur la fresque égyptienne du tombeau de Rekhmiré (vizir du pharaon Thoutmosis III) et caractérisée par l'intervention d'un grand nombre de personnes.
Le résultat final de notre sculpture en ronde bosse fut l'obtention à l'aide des seuls outils en pierre, d'une stèle se rapprochant à peu près de la forme (nous dirons en forme de borne) de la statue de Poghjaredda (Lanfranchi, 2000).

Le relief (fig. 5)

Les attributs sculptés en saillie sur certaines statues relèveraient donc d'une technique plus récente, celle du relief. Son émergence est probablement contemporaine du développement de la métallurgie. Ce mode de sculpture est exécuté sur les parois du support, plus précisément celui d'une statue en ronde bosse à laquelle se superpose une sculpture en saillie. Le visage de Filitosa V, par exemple, est obtenu par enlèvement de matière à partir du plan d'épannelage qui devient ainsi un plan réservé. Par contre, la statue de Torre de Portivechju reste une ronde bosse et, pour cette raison, ne comporte qu'un seul plan d'épannelage.
Du point de vue de la chronologie absolue, les rares mesures d'âge radiométriques obtenues sur le site de Cauria à partir de charbons de bois découverts au pied de la statue (foyers?, incendies?) se situent entre 2950 BP (Gif-1396, 2950 ± 110 BP) et 2120 BP (Gif-1397, 2120 ± 110 BP) soit entre le Bronze final et l'Âge du Fer. Les mesures d'âge obtenues par R. Grosjean ont été rappelées récemment dans un article de synthèse (D'Anna *et al.*, 1996). Ces datations nous autorisent à postuler que ce mode de sculpture a pu être exécuté à partir d'outils en métal.

Une statue se présente donc comme le produit de deux modes de sculpture distincts : d'abord la ronde bosse servant à donner une forme à la roche brute, ensuite le relief (bas, moyen ou haut), qui ajoutera sur les parois de la statue des éléments divers, anatomiques, vestimentaires, matériels, voire même symboliques. La distinction se situe donc au niveau du mode de sculpture pratiqué à l'aide d'outils différents.
Afin de montrer que ce mode de sculpture n'est pas spécifique à la Corse, nous nous permettons une brève intrusion dans la statuaire continentale.
L'examen attentif de quelques statues du groupe rhodézien, montre que les éléments anatomiques, matériels, vestimentaires et symboliques sont obtenus en bas-relief (en saillie), mais également en creux (en cannelures). La statue de Puech Réal est très intéressante avec ses larges cannelures piquetées, ses plages polies sur le bas du visage et sur la partie située en bordure de la jambe droite. La base de la statue porte des traces semblables à celles que laisse une pointe métallique tenue obliquement à la paroi. C'est dans un tel domaine que la tracéologie pourrait apporter une

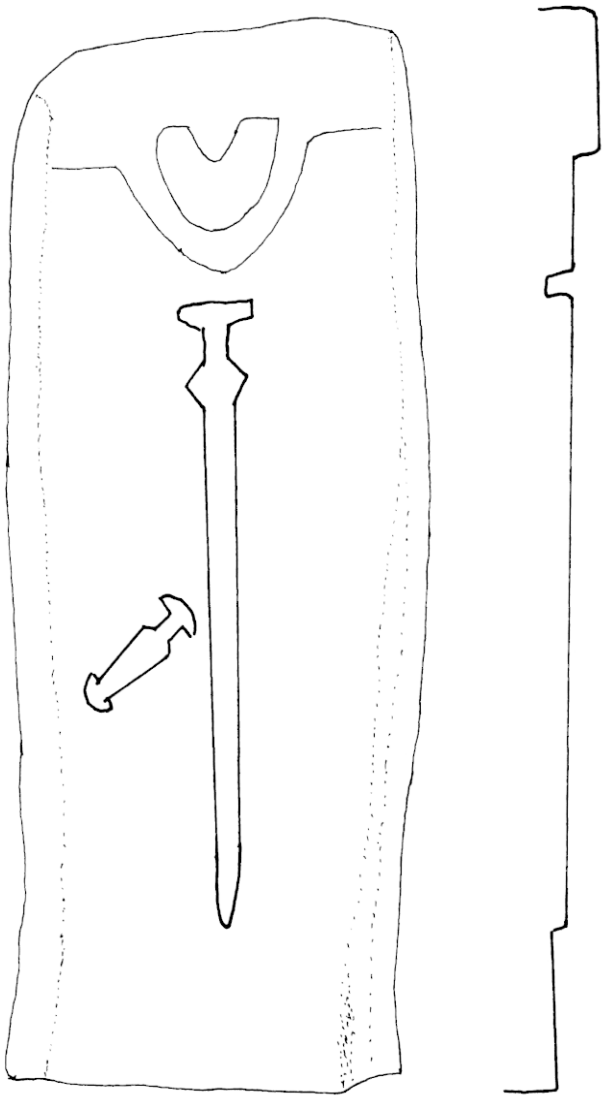

Fig. 5 – Le relief : "une taille de réserve à deux plans". Filitosa V : sculpture en bas-relief à partir du plan d'épannelage.

contribution fondamentale à l'étude des monolithes sculptés.
Saint-Théodorit, "tête de chouette", du groupe héraultais, est une stèle (dalle en forme de borne) obtenue par la sculpture en ronde bosse. Sur la face aplanie par bouchardage, on a sculpté en creux deux bras. Sur les précédentes statues citées dans notre texte, les motifs sont en saillie. Ici, ils sont en creux par rapport au plan d'épannelage. Les points laissés sur la roche par le piquetage sont nets. De ces observations peuvent être inférés non seulement les gestes, mais également la nature des outils.
Le problème qui se pose est donc de savoir si les outils étaient en pierre ou en métal. Le "bien sûr" de J. Arnal, accompagnant l'affirmation selon laquelle le marteau aurait été en pierre, nous surprend d'autant plus que la démonstration n'a pas été faite et que l'observation (tracéologie) semblerait prouver le contraire.

L'expérimentation

Le traité sur l'art de sculpter (Baudry, 1990, p. 153) indique qu'il faut d'abord circonscrire les formes d'une figure "*puis creuser la pierre autour de la silhouette réservée pour dégager le fond*". C'est une taille de réserve à deux plans, l'un de surface, l'autre de fond. La sculpture en relief produit donc des motifs en saillie ou en creux.

CONTRIBUTION À LA CONNAISSANCE DE LA STATUAIRE NÉOLITHIQUE

L'environnement archéologique des pierres dressées

Rappelons d'abord que la plupart des statues insulaires méridionales se dressent majoritairement dans l'étage thermoméditerranéen inférieur et moyen (de 200 à 600 m). En Corse méridionale, elles sont surtout des œuvres de la *piaghja* (fig. 6). En Corse septentrionale, elles occupent les trois étages climatiques : montagnard (de 600 à 1 000 m), mésoméditerranéen moyen et inférieur (de 200 à 600 m), thermoméditerranéen (de 0 à 200 m). Leur répartition en altitude est un autre facteur distinctif des statues méridionales.
Les fouilles archéologiques confirment l'existence en Corse-du-Sud, de deux types de statues, les unes néolithiques, uniquement sculptées en ronde bosse, les autres des âges des Métaux (Cuivre, Bronze, Fer) également sculptées en ronde bosse, mais pouvant être également sculptées en relief.
La découverte de monolithes associés à des monuments mégalithiques funéraires (Lanfranchi, 2000) a permis de situer les statues dans le temps, à savoir le Néolithique moyen et dans l'espace (site funéraire). Pour ce qui est des monuments de la première génération (Néolithique moyen), les mesures d'âge radiométriques réalisées à partir de charbons de bois prélevés lors des fouilles conduites sur le site de Monte Revincu par F. Léandri (2000) confirment la pleine appartenance de cette architecture funéraire au Ve millénaire avant J.-C. Par voie de conséquence, les menhirs qui leur sont associés sont de ce temps.
Ces statues sculptées en ronde bosse sont toutes "*non anthropomorphes*". Nous disons bien les "*statues*". Il est bien évident que l'action de l'artiste ne visait pas à obtenir une forme humaine, mais une silhouette dont la forme s'apparente souvent aux anciennes bornes kilométriques comme on peut le voir sur le site de Monte Rotondu (Sotta). Assimiler une telle morphologie à une forme humaine est une interprétation qui n'a pas sa place au niveau de la description.

Le site de Monte Rotondu (Sotta) fut appréhendé sur une surface de 100 m² (10 x 10 m). Une exceptionnelle organisation architecturale (fig. 7) permit d'introduire la notion de complexe mégalithique funéraire de la première génération (néolithique). Il fut distingué :
- un dolmen à couloir inscrit dans un cercle de pierres à l'intérieur duquel furent individualisées deux couronnes, l'une empierrée, l'autre en terre battue ;
- jouxtant cette première unité architecturale, une seconde comprenant un cercle de pierres, avec en son centre deux monolithes plantés ;
- une troisième unité répète le modèle du cercle inscrivant en son centre, un petit coffre de pierre ;
- deux autres constructions fermées de forme subovalaire cernent deux aires argileuses.

Sur le plan architectural, il a donc fallu passer de la notion de dolmen à celle de complexe mégalithique (voire dolménique) puisque nous avons affaire à un ensemble de cellules organisées sur un même modèle formant un corps bien individualisé.
Ajoutons qu'une structure d'habitat ruinée jouxte le complexe. Le côtoiement d'une architecture civile et d'une autre funéraire constitue un nouveau sous-système socio-économique. Cette construction ayant été réalisée au centre d'une *invistita* (disons pour simplifier, une aire pastorale spécifique), appartient également au sous-système technique de l'élevage (pastoralisme et gestion d'un troupeau d'ovins). Comme on le voit, une approche systémique conceptuelle et globale s'impose pour une telle étude. Il faut souligner qu'elle ne peut être conduite que par une équipe pluridisciplinaire (architecture, élevage, technique de construction et de façonnage des roches, etc.).
Pour ce qui est des pierres "levées", objet du présent article, précisons qu'un monolithe entier et un autre sectionné à la base ont été individualisés dans ce site. Ils montrent que ces deux sculptures se rattachent à un sous-système technique architectural, celui d'un complexe mégalithique funéraire du Néolithique moyen (Lanfranchi et Costa, 2000).

Une approche différente des sociétés néolithiques

La connaissance des sociétés néolithiques est actuellement fondée sur l'étude de leur production matérielle, et de manière plus spécifique encore, sur leur céramique. L'architecture et la sculpture apportent leur contribution au renouvellement de l'étude des

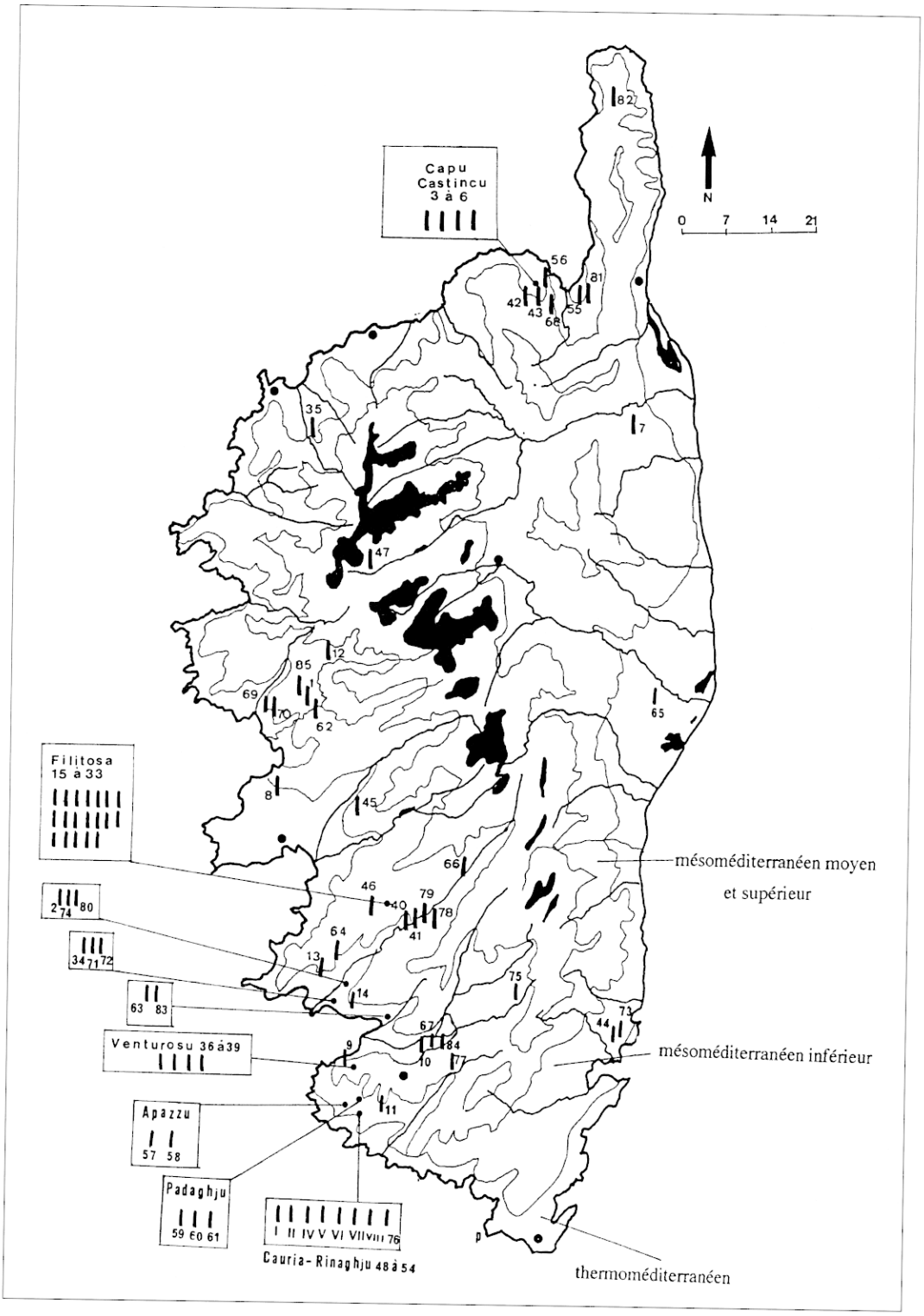

Fig. 6 – Carte de répartition des statues mégalithiques dans les étages de végétation de la Corse (échelle 1/70000) d'après la carte de Dupias *et al.*, 1985.

nonuments mégalithiques et des sociétés préhistoiques. Sculpture et architecture appartiennent aux sysèmes (selon le concept de R. Cresswell, 1992) de 'acquisition et de l'utilisation des roches. Pour la Corse, 'acquisition et l'utilisation des ressources animales 'enrichissent des contributions de J.-D. Vigne (1998). l en résulte une nouvelle approche du pastoralisme.

Mais d'autres sous-systèmes symboliques, socioéconomiques, en interactivité avec ceux de la technique, favorisent une vision différente du mégalithisme pour lequel nous proposons une autre lecture de la dénomination des pierres façonnées ou non.

Nous limiterons notre propos au simple rappel de trois avancées du Néolithique moyen avec l'émergence des

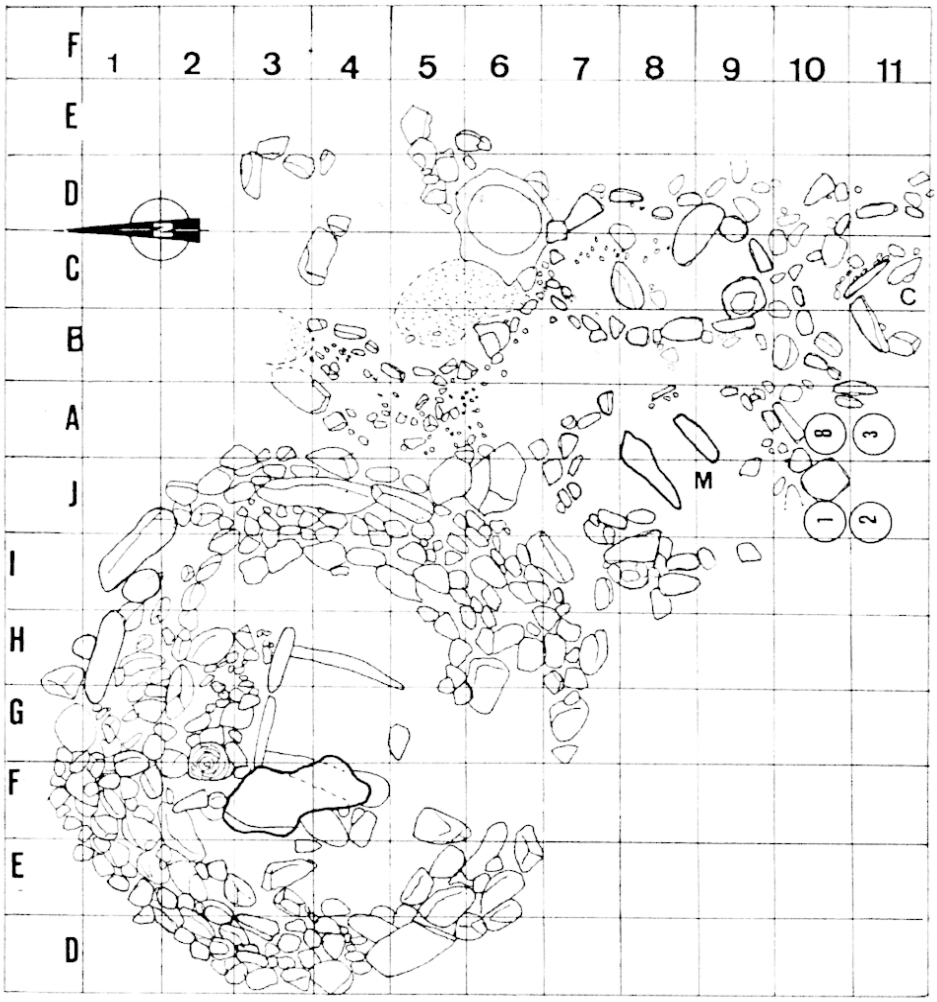

Fig. 7 – Le complexe mégalithique de la première génération (Poghjaredda de Monte Rotondu à Sotta).

villages (une architecture civile), d'une architecture funéraire (les complexes mégalithiques) et du pastoralisme (la technique de l'*invistita*).

LE SOUS-SYSTÈME TECHNIQUE DE L'EXPLOITATION DES RESSOURCES MINÉRALES : L'ARCHITECTURE CIVILE

Le village néolithique de Presa (Altaghjè)

L'émergence du village de Presa marque une rupture fondamentale avec un système social fondé sur l'organisation familiale de la société du Néolithique ancien. Pour la première fois en Alta Rocca, un groupement de famille s'opère sur le versant oriental du massif pénéplainé de la Saradò. Le site aménagé en terrasses sur lesquelles ont été construites des structures d'habitat (fig. 8) était cerné par une enceinte en pierre. Nous avons donné à cette technique le nom de protoarchitecture car elle se fonde sur la juxtaposition et la superposition de gros blocs rocheux. Le mur véritable (à double parement) n'apparaît dans ce secteur de la Corse méridionale qu'au Bronze moyen.

Agriculture céréalière et peut-être une forme d'horticulture qui reste à définir, révélée par des déterminations carpologiques (Tenconi, 1997-1998), constituent le principal des activités économiques. L'activité artisanale est attestée par la présence de structures spécifiques comme les centres de meunerie, l'atelier de fabrication de vases en argile locale modelée (détermination M.M. Spella-Ottaviani) et un travail encore mal individualisé reposant sur l'écrasement probable de tiges végétales sur des structures de travail en pierre agencées dans l'habitation.

Histoire du site	Cultures	Chronologie av. J.-C.
Fréquentation du site	Phase finale du Curasien (céramique poinçonnée)	5000-4500
Le statut de village	Présien I	4500-4000
Le développement du village	Présien II (Protobasien)	4000-3500
Abandon du village		
Statut de site funéraire	Néolithique final Chalcolithique	3500-3000

Tabl. 1 – Chronologie du village de Presa, en datations calibrées avant J.-C.

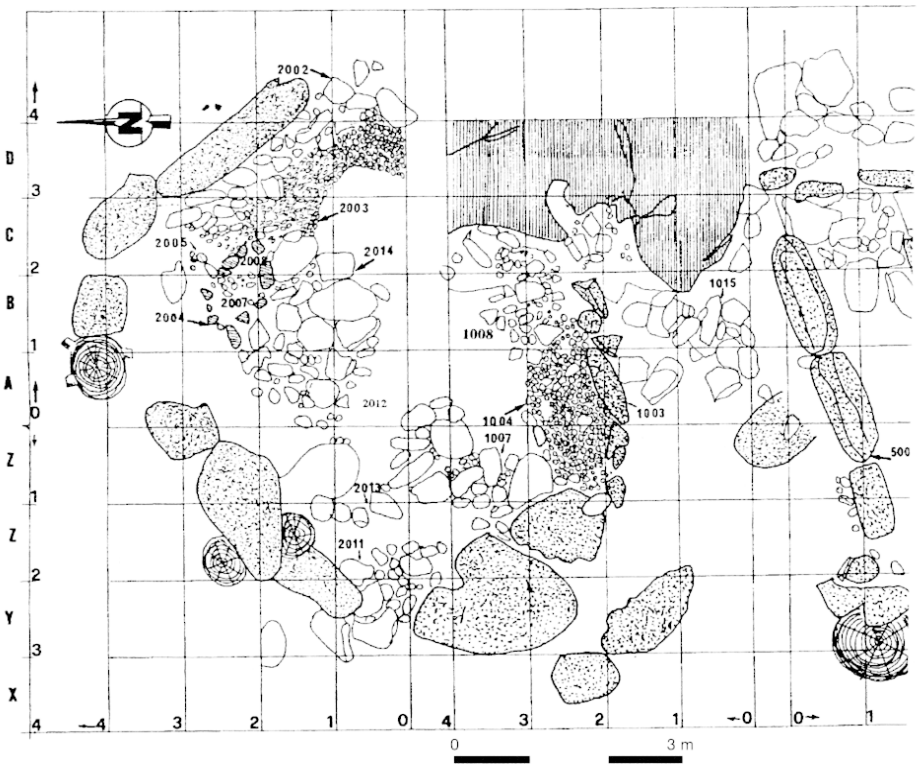

Fig. 8 – L'habitation de la terrasse 8 du village du Néolithique moyen de Presa (Altaghjè).

LE SOUS-SYSTÈME TECHNIQUE DE L'EXPLOITATION DES RESSOURCES MINÉRALES : L'ARCHITECTURE FUNÉRAIRE

La tombe de Monte Leone (fig. 9)

Deux modes d'inhumation sont attestés au Néolithique moyen. L'un en abri sous roche comme par exemple la tombe de Monte Leone (Bonifacio), l'autre est un monument mégalithique fortement structuré, auquel il fut donné le nom de complexe mégalithique (ou dolménique) de la première génération. Dans l'abri de Monte Léone fut construite une tombe datée de 4500 avant J.-C. (- 4934 et - 4470 avant J.-C.) dans laquelle a été probablement inhumé un seul individu. Une organisation de petites dalles plantées de chant relève d'une procédure qui, sur le plan conceptuel, peut s'inscrire dans le courant mégalithique. Ce vecteur innovant se traduit à Monte Rotondu (Sotta) par l'émergence du complexe mégalithique de la première génération.

Le complexe mégalithique de Monte Rotondu (Sotta)

Ce monument présenté *supra* a livré un mobilier se rattachant à deux périodes, l'une au Néolithique moyen, l'autre au Néolithique final-Chalcolithique. Le type monumental se retrouve à Ciutulaghja (Appiettu) et à Monte Revincu (Santu Petru di Tenda).

LE SOUS-SYSTÈME TECHNIQUE DE L'EXPLOITATION DES RESSOURCES ANIMALES

Le pastoralisme au Néolithique moyen

Les résultats de l'étude archéozoologique (Vigne, 1987) des ovins montrent qu'au tout début du Néolithique moyen, on passe d'un élevage destiné surtout à l'alimentation carnée, à un autre fondé sur la production laitière. Cette évolution est marquée par le développement de zones de déforestation perçues grâce aux analyses polliniques (Bui Thi Mai, 1998). La schématisation du sous-système technique de l'acquisition des ressources animales (Vigne, 1998) tend à mettre en évidence l'interactivité entre divers systèmes, technique, symbolique, socio-économique.

Cette mutation, attestée par les vestiges osseux, a ses prolongements dans les systèmes de gestion des troupeaux, avec le probable passage de l'élevage en champ clos (qui est le fait du paysan-éleveur), à un autre en espace ouvert exploité par le berger. C'est le constat de l'émergence d'une fonction nouvelle, celle de berger. En Corse, la survivance (à partir de quand est précisément la question qui se pose) d'un proto-élevage (au sens d'A. Leroi-Gourhan) confié au gestionnaire d'un espace ouvert, d'une bande d'ovins et d'une technique pastorale, s'opposant à l'élevage en enclos, est précisément le fait du berger. Cette survivance permet une étude ethnoarchéologique enrichissante. La technique de

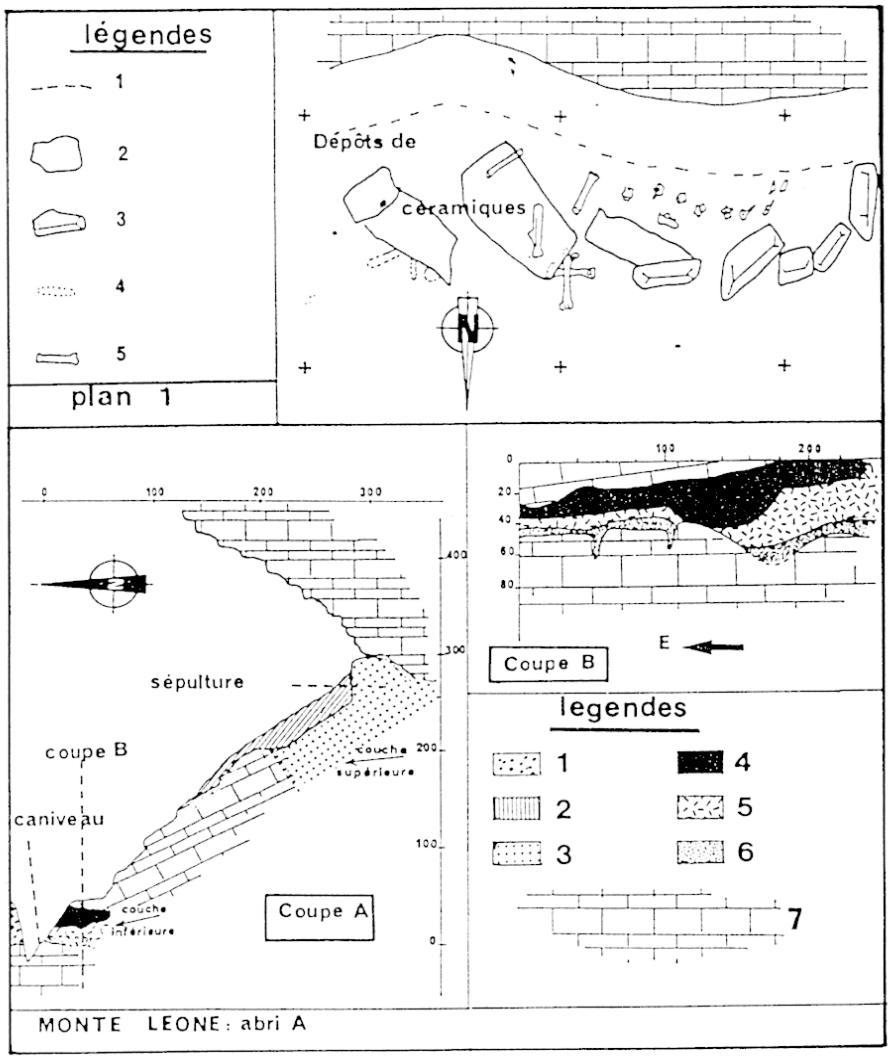

Fig. 9 – La sépulture de Monte Leone (Bonifaziu). Plan et coupes.

l'*invistita* qui nous fut révélée par un berger sur le site de Ciutulaghja, prend une certaine dimension avec les ethnologues (Ravis-Giordani, 1979, p. 99) auxquels nous empruntons leurs réflexions :

"*Les races corses – ovins, caprins, porcins, bovins – présentent, du fait de l'isolement et peut-être aussi pour d'autres raisons, des traits d'archaïsme qui font penser aux zootechniciens, qu'on trouve là, "in vivo", un des exemples de ce qu'ont pu être en Méditerranée, les débuts de la domestication*".

"*Le pastoralisme corse (...) s'apparente, dans un contexte écologique et économique spécifique, aux formes de proto-élevage analysées par A. Leroi-Gourhan chez certains peuples chasseurs-collecteurs dans lesquels le groupe humain éleveur vit en liaison avec un animal conservé dans son biotope et son comportement naturels*" (*id.* p. 200).

Dans la Corse traditionnelle conservatrice des traditions (historiques), ces traits d'archaïsme génétique sont attestés par la survivance d'un troupeau d'ovins formé par le berger et par la mise en œuvre d'un mode de conduite particulier de la bande, auquel on donne le nom d'*invistita* (Lanfranchi, 2000).

Nos approches ethnoarchéologiques faites aussi bien auprès des bergers que des tailleurs de pierre (les derniers exerçant encore leur métier) ne visaient qu'à nous aider à découvrir leur savoir-faire en vue de comprendre quelles formes pouvait prendre l'élevage extensif des ovins et comment se pratiquait la sculpture du granite. Notre démarche se proposait de comprendre comment on avait pu sculpter en relief les monolithes de Corse. Nulle intention de réaliser un comparatisme ethnographique, lequel serait "*une interprétation... à un phénomène préhistorique d'après un phénomène contemporain jugé similaire*" (Perlès, 1988) car l'ethnoarchéologie "*renvoie à des enquêtes ethnographiques sur des populations actuelles, effectuées dans le but explicite de résoudre les problèmes archéologiques*" (*id.*).

Ainsi, au moment où la société villageoise néolithique de Presa semble se structurer en paysans-éleveurs d'une part, en bergers et probablement en artisans d'autre part, commencent à se construire les monuments mégalithiques de la première génération à l'intérieur même de l'*invistita*. Dans ces monuments, se dressent des pierres façonnées, autrement dit, des statues. C'est l'émergence

d'une statuaire originale et d'une spécialisation, celle des sculpteurs.

CONTRIBUTION À LA CONNAISSANCE DE LA STATUAIRE DES ÂGES DES MÉTAUX (CUIVRE, BRONZE ET FER)

Une distinction entre statues néolithiques et statues des âges des Métaux

Nous ferons l'impasse sur les apports des chercheurs continentaux qui, dès 1839 avec Prosper Mérimée, contribuèrent à faire connaître l'inestimable patrimoine de la statuaire préhistorique de la Corse. De la première statue mentionnée par l'auteur de Colomba on passe à sept statues avec F.C.E. Octobon en 1931, pour atteindre 80 statues avec R. Grosjean et une centaine aujourd'hui.
L'article sur l'étude des armes "portées" par les statues-menhirs (Grosjean, 1962), proposait une intéressante classification des épées et des poignards.
En 1972, nous avons émis des réserves relatives à la construction des monuments circulaires (les torre) par l'un des Peuples de la Mer, les Shardanes (Lanfranchi, 1972).
Au fil des ans, à la lumière de nouvelles fouilles archéologiques nos remarques se confirmaient (Lanfranchi et Weiss, 1975). Elles firent l'objet d'une reprise (G. Camps, 1988). S'il y avait eu réellement une invasion de la Corse, les stratigraphies auraient dû restituer un mobilier permettant d'individualiser ces groupes et de déterminer leur origine géographique. Or, les sites archéologiques explorés ne comportaient aucun vestige matériel qui auraient pu attester une semblable intrusion durant l'Âge du Bronze.
Lors de la séance de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de l'année 1964 (Grosjean, 1965), J. Carcopino s'associa aux remarques de R. Lantier "*pour abaisser au Ier millénaire avant J.-C. et peut-être jusqu'au VIIe siècle*" la chronologie proposée par l'auteur pour les statues "armées" présentées. Une quarantaine d'années après ces propos tenus par les deux savants dont la réticence était dictée par leur grande culture, les faits archéologiques invalident l'hypothèse d'une invasion de la Corse.

Dès l'émergence des casteddi du Bronze moyen, les statues semblent devenir l'apanage de deux systèmes socio-économiques, celui des paysans-éleveurs qui développent une nouvelle statuaire. Cette interprétation pourrait expliquer l'absence de torre de type méridional dans les sociétés préhistoriques de la Corse septentrionale dotées d'un système socio-économique resté apparemment de type pastoral. Dans une optique évolutionniste, on constatera que les groupes de paysans-éleveurs diversifient au fil du temps la représentation des personnages statufiés : d'abord ceux porteurs de poignards du Chalcolithique; ensuite d'épées à l'Âge du Bronze moyen puis à nouveau de poignards ou épées courtes au début de l'Âge du Fer. Telles semblent être les trois grandes étapes que l'on se doit d'affiner dans les recherches futures.

Déjà dans les années trente, des chercheurs avaient tenté d'exploiter la piste d'une recherche fondée sur l'étude de la sculpture de la roche. La statue de l'Isle-sur-Sorgue, notamment, aurait été sculptée avec des outils métalliques (Vaison de Pradenne et Gagnière, 1931) et non pas par bouchardage au maillet. Ces deux auteurs comptent ainsi parmi les rares observateurs ayant songé aux techniques et aux outils. Plus près de nous, dans une remarquable étude, Luc Jallot (1987) tente de restituer les étapes de la fabrication d'une statue (p. 67). Il nous semble cependant que la distinction entre les deux modes de sculpture ne semble pas suffisamment marquée, et ce, de manière explicite.
Nos réflexions sur l'architecture s'achèvent avec la destination des œuvres. Nous avons montré que sur le plan des faits, les statues du Néolithique moyen (Lanfranchi, 2000) se présentent comme une adaptation symbolique (quel symbole ?) et esthétique, voire décorative de la statuaire au service d'une organisation architecturale à destination funéraire. L'espace sculptural ne peut être défini que par rapport à celui auquel il est subordonné. Les statues inscrites dans un cercle de Poghjaredda font partie d'un autre espace symbolique. La sculpture monumentale, au sens de "*statue intégrée et subordonnée à un édifice ou à un monument*", ne saurait être étudiée hors de son contexte.
À l'Âge du Bronze, la statuaire mégalithique entre dans une phase totalement différente. Les statues se dressent dans d'autres espaces. Dans le sud de l'île, elles sont principalement liées aux casteddi et aux alignements, alors que dans le nord, elles se dressent en bordure des voies de passage. L'émergence du nouveau mode de sculpture, le relief (surtout le bas et le relief gravé) ajoute des attributs humains à la morphologie des œuvres. La création devient thématique avec une représentation d'hommes en armes exclusivement localisée dans le sud. La médiatisation de ces œuvres dans les casteddi et dans les alignements constitue un autre caractère de cette statuaire du IIe millénaire avant notre ère.
Les résultats chronostratigraphiques obtenus sur divers sites, nous invitèrent à réaliser une autre approche des pierres plantées. Les sculptures en ronde bosse (fig. 3) et en relief avec des attributs sculptés en creux (cannelures, incisions) et en relief (motifs en saillie) n'avaient jamais été mises en relation avec les techniques employées pour leur création. Notre analyse systémique et conceptuelle de ces œuvres s'inscrit désormais dans un contexte précis, celui des âges des Métaux.
La recherche archéologique a été complétée par d'autres approches, ethnoarchéologiques notamment. Pour la connaissance du pastoralisme, les bergers traditionnels ont été mis à contribution. Au-delà de l'étude des relations des sociétés humaines avec leur environnement, l'expérimentation dans le domaine de la sculpture nous a conduit à solliciter la collaboration de sculpteurs de Corse et du continent.
L'inventaire des monolithes sculptés de la Corse, leur répartition par modes de sculpture, a nécessairement engendré une relecture des monuments déjà publiés. De surcroît, l'enrichissement du corpus par la découverte d'un grand nombre d'œuvres redevable aux découvertes

de F. Léandri, de J. Cesari et de M.C. Weiss nous a permis d'introduire la dimension relative à la manière de sculpter. Cette orientation de la recherche sur les monolithes de la Corse s'accompagna d'un effort en vue de les situer dans leur contexte archéologique.

Les outils

Nous avons montré que l'étude de la technologie des "ymagiers" aboutit à l'établissement d'une distinction entre les productions néolithiques et celles des âges des Métaux. Grâce à la localisation précise des pierres dressées dans un contexte funéraire, la mise en œuvre d'une technologie fondée sur la seule ronde bosse et sur l'absence d'attributs sculptés en bas-relief, les caractères d'une sculpture néolithique ont pu être dégagés.

Mais on ne saurait généraliser une telle observation, car toutes les statues privées de sculpture en relief ne sont pas obligatoirement néolithiques. À l'Âge du Bronze, on sculpte indifféremment des statues uniquement en ronde bosse et d'autres en ronde bosse et en relief. En Corse méridionale, les grands alignements attestent l'existence des statues datant de l'Âge du Bronze et de l'Âge du Fer, et privées de relief. Dans l'alignement de Stantari (Sartène), par exemple, des statues non anthropomorphes en forme de borne, plus précisément des stèles, présentent des épées sculptées (fig. 10) en bas-relief (Cauria VI) alors que d'autres, de même forme, en sont dépourvues. La présence ou l'absence de relief sur les stèles ou statues-stèles des âges des Métaux a une tout autre signification que celle retenue pour les productions néolithiques. Au Ve millénaire avant J.-C., les raisons sont à rechercher dans la méconnaissance d'outils en métal. Dès la fin du IIIe et durant tout le IIe, voire le début du Ier millénaire, il s'agit d'une intention des sculpteurs qu'il nous reste à découvrir.

L'un des points de départ de l'étude des sculptures est donc la recherche des outils.

Les outils en pierre

Certaines roches dures (rhyolites, gabbros et plus rarement quartz) trouvées sur les sites mégalithiques

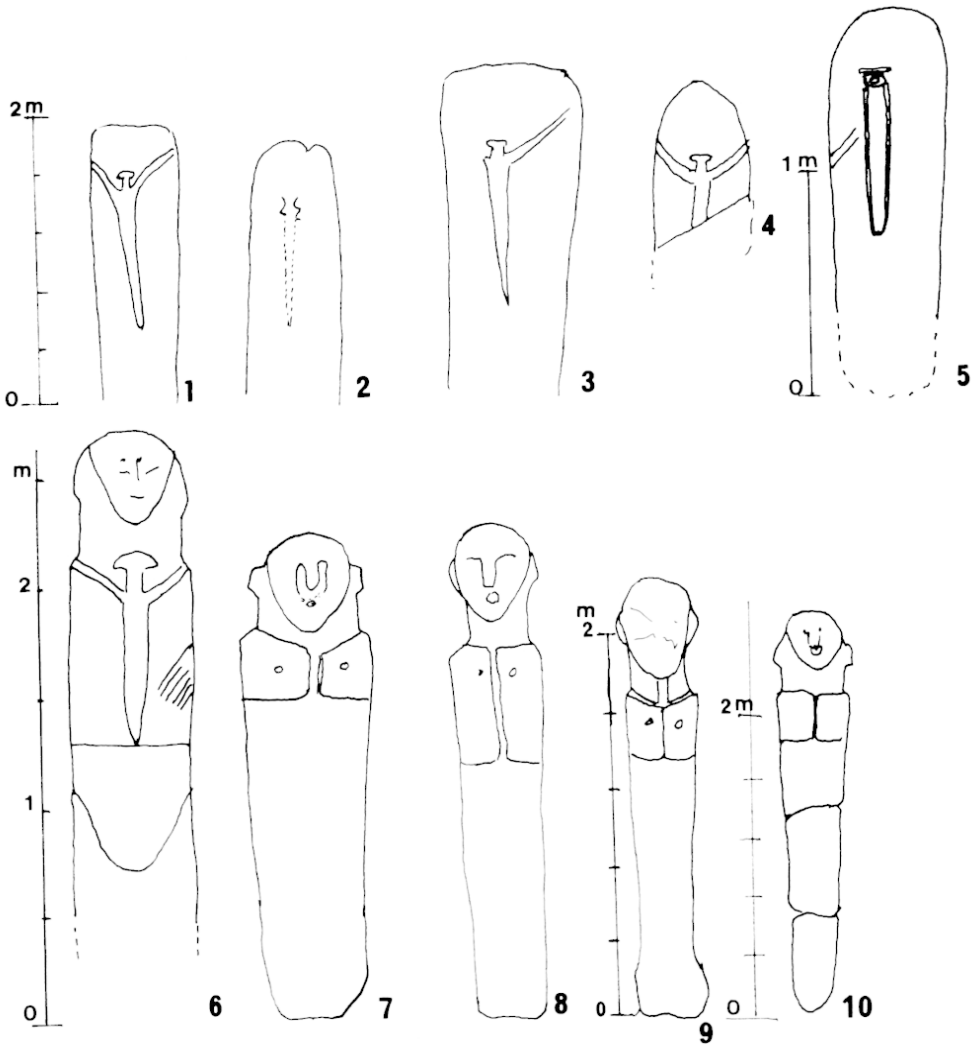

Fig. 10 – Quelques stèles (ou statues-stèles) et statues de Corse. Les stèles ou statues-stèles : 1. Cauria V (Sartène) ; 2. Cauria VI ; 3. Cauria VII ; 4. Cauria VIII ; 5. Padaghju I (Sartène). Les statues : 6. Cauria II (Sartène) ; 7. Sagona I (Sagona) ; 8. Nativu (Nebbiu) ; 9. U Zitellu (San Gaviru di Tenda) ; 10. U Scumunicatu (Carghjese).

explorés peuvent avoir servi de "marteaux" du fait de leurs grandes dimensions (de 10 à 20 cm de long). Les stigmates portés lors de leur emploi attestent une percussion lancée. Un argument négatif conforte ces réflexions, à savoir que ces blocs sont trop lourds pour avoir pu servir de "percuteurs" en vue de la production d'outils taillés (silex, obsidienne, rhyolite ou quartz).

Les outils en métal

Les outils et leurs images
Des informations iconographiques confirment que la taille réalisée au moyen d'outils métalliques était connue en Méditerranée dès le tout début du IIe millénaire avant J.-C. Le bois peint datant de 1955-1750 avant J.-C. et exposé au Musée égyptien de Turin montre un sculpteur frappant avec un maillet sur un poinçon en bronze à manche en bois. Ses outils comprenaient le ciseau et le poinçon de bronze. Il semblerait (ce qui reste à démontrer) que les sculpteurs du passé n'aient pas utilisé d'outils en cuivre, l'absence de dureté de ce métal serait en cause. Par contre, ceux en bronze étaient en usage dans le courant du IIe millénaire avant J.-C. comme le prouve l'iconographie révélée hors de Corse.
La fresque du tombeau de Rekhmiré, un vizir de Thoutmosis III (Nouvel Empire, XVIIIe dynastie, vers 1450 avant J.-C.) comporte une scène riche en détails relatifs au monde du travail en Égypte. Peints sur calcaire, des tableaux montrent un sphinx en cours de façonnage et des artisans travaillant avec des outils en pierre comme des galets enveloppés de cuir. D'autres sculpteurs manient le maillet de bois utilisé en percussion lancée sur un ciseau métallique. Cette fresque restitue des phases d'une chaîne opératoire, depuis l'extraction de la roche dans la carrière, jusqu'à son transport et son installation définitive dans un lieu déterminé à l'avance.

Les outils réels (fig. 11)
Nous disposons d'informations archéologiques sur les outils métalliques réels utilisés pour la sculpture, le grand pic (fig. 11, n° 1) du Bronze final de Sardaigne (d'après R. Peroni, 1996, fig. 76, vol. II), le marteau à deux têtes (fig. 11, n° 2) toujours du Bronze final (*id.* fig. 76, vol. II), ainsi que le coin (fig. 11, n° 7). En Italie septentrionale des outils en fer comme le ciseau à languette (fig. 11, n° 3), le ciseau à douille du Bronze final 3 d'Italie centrale (fig. 11, n° 4), le ciseau à talon (fig. 11, n° 5) du Bronze final sarde faisaient partie de la panoplie du sculpteur. Le nuraghe de Palmavera (Moravetti, 1992) restitua un ciseau daté du Bronze final (fig. 11, n° 5). Le fait est d'autant plus intéressant à noter que dans le secteur 1 de sa découverte se trouvait un "trône" en calcaire sculpté en bas-relief. L'association d'un outil et d'une sculpture est remarquable. Nous avons pu examiner et photographier des objets réels conservés dans les musées d'Oristano et de Sassari. Le mode d'emmanchement des pointes comme des ciseaux atteste un travail par percussion lancée sur une pointe posée sur la pierre. Ces outils métalliques ont été vraisemblablement utilisés aussi bien pour la sculpture des statues en ronde bosse que pour celle en relief.

Les outils actuels
Les enquêtes ethnoarchéologiques auprès des tailleurs de pierres encore en fonction dans la région de Levie nous ont permis d'étudier leurs outils, leurs techniques et leurs gestes. Outils et instruments (au sens de M. Mauss, 1947) n'ont guère évolué sur le plan morphologique, par rapport à la Protohistoire.
L'approche d'une technologie, l'analyse des attitudes, des positions et des gestes facilite la restitution de processus présidant à la réalisation de l'œuvre finale préhistorique. Dans la présente communication, nous ferons l'impasse sur les renseignements relatifs à l'entretien des outils comme les fréquentes opérations de réaffutage des pointes et des ciseaux, la trempe.

Les outils dans les textes
La contribution bibliographique a conforté l'idée que les outils en métal du sculpteur étaient bien connus à l'Âge du Bronze final et à l'Âge du Fer. Ce sont des pointes et des ciseaux (ou scalpels) à tranchant droit pour la sculpture proprement dite, des pointes, des coins, des marteaux et des pics pour le débitage des roches dans les carrières.
Ces informations archéologiques, iconographiques, ethnographiques, permettent de situer dans le temps les outils en métal (bronze d'abord, fer ensuite). Cela n'exclut pas la possibilité d'une utilisation antérieure au Bronze ancien, au Chalcolithique par exemple. Mais une telle supposition ne va guère au-delà de l'hypothèse heuristique car, outre le fait de ne disposer d'aucune donnée archéologique, il est admis (ce qui reste à démontrer) que le cuivre, par défaut de dureté, ne permettrait pas un travail de la pierre par percussion lancée.
L'absence de sculptures en relief sur les statues septentrionales de la Corse pourrait s'expliquer aussi bien par une volonté délibérée de ne pas les représenter, que par la méconnaissance des outils en métal.
Des considérations sociologiques voire chronologiques avec, sur le plan socio-économique, une organisation plus unitaire qu'en Corse méridionale permettraient peut-être de mettre en évidence les différences existant entre la statuaire des deux parties de la Corse.
L'absence d'armes sur les statues du Midi de la France pose exactement le même problème qu'en Corse septentrionale où les statues sont privées de telles représentations en bas-relief.
Les nouvelles pistes offertes à la recherche par une autre conception de l'exploitation des ressources minérales (dans le cadre de la statuaire) considérées comme une composante du système technique des sociétés, renouvellent la problématique de la statuaire corse.
Il apparaît à l'évidence que le délicat problème des techniques de la statuaire en usage durant la Protohistoire insulaire peut être posé en terme d'expérimentation et de chaînes opératoires.

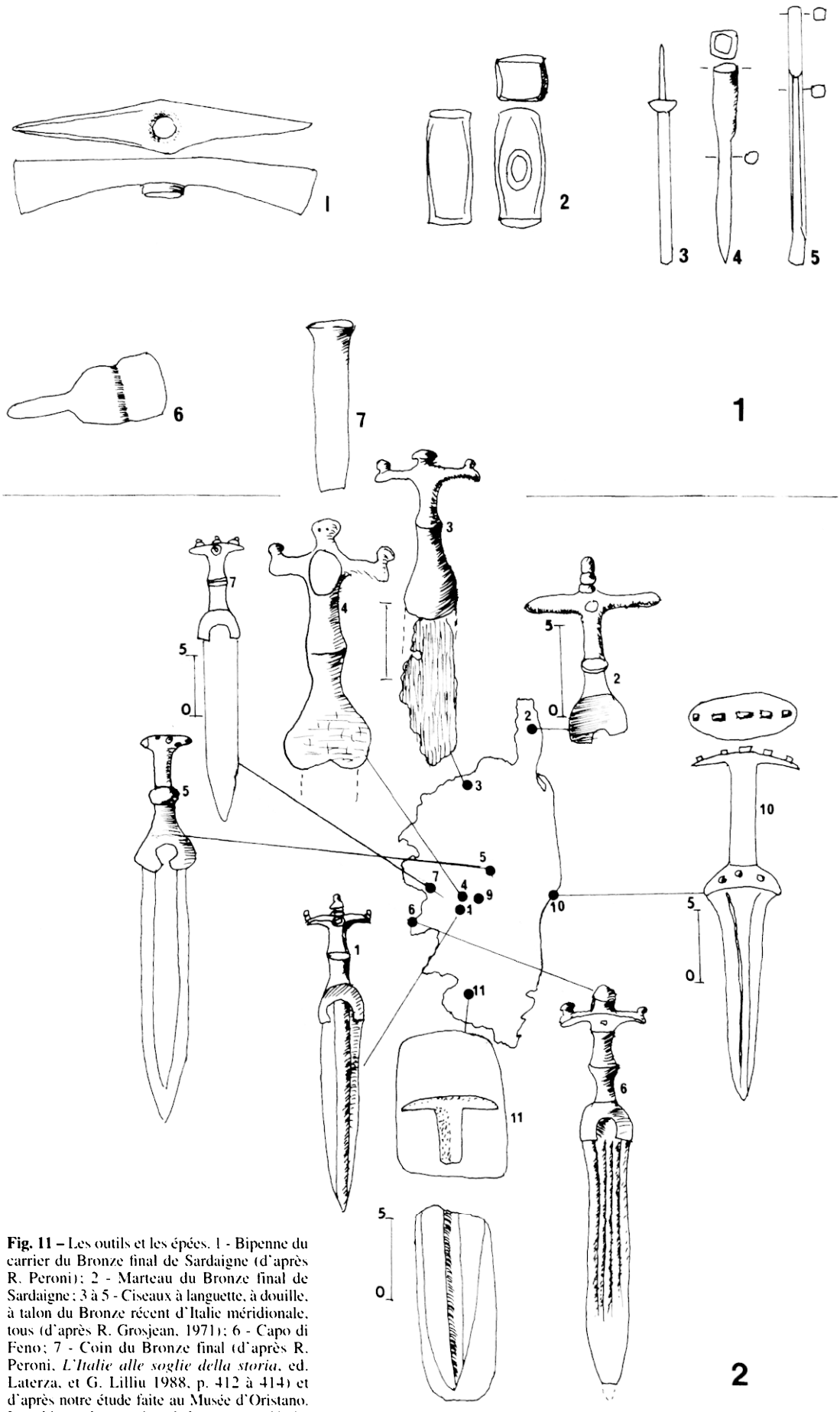

Fig. 11 – Les outils et les épées. 1 - Bipenne du carrier du Bronze final de Sardaigne (d'après R. Peroni); 2 - Marteau du Bronze final de Sardaigne; 3 à 5 - Ciseaux à languette, à douille, à talon du Bronze récent d'Italie méridionale, tous (d'après R. Grosjean, 1971); 6 - Capo di Feno; 7 - Coin du Bronze final (d'après R. Peroni, *L'Italie alle soglie della storia*, ed. Laterza, et G. Lilliu 1988, p. 412 à 414) et d'après notre étude faite au Musée d'Oristano. Les objets et les numéros de la carte sont décrits dans le texte.

LA STATUAIRE MÉGALITHIQUE DE LA CORSE

Au moment de la découverte d'une nouvelle statue, l'observateur fait face à une œuvre entièrement achevée qui correspond à l'extrême fin de la chaîne opératoire. Son étude se doit de tenter de restituer non seulement l'équipement des sculpteurs (les moyens mis en œuvre), mais de proposer une réflexion sur leurs techniques, leurs gestes, leurs pensées. Bref, individualiser chaque maillon de la chaîne opératoire. Comme un tel travail part de l'étude des traces laissées sur la statue, on peut s'imaginer la difficulté d'une telle entreprise.

L'historiographie des recherches sur la statuaire mégalithique permet de dégager deux grandes étapes. L'une, fondamentalement descriptive (l'activité de l'observateur se concentre sur l'identification des descripteurs archéologiques), l'autre montrant que la transformation de la matière minérale en statue nécessite la mise en interaction de trois (au moins) sous-systèmes technique, symbolique, socio-économique. Les pierres façonnées sont des documents archéologiques intervenant comme descripteurs de faciès culturels. Dans cette optique, le chercheur s'efforce de restituer les protocoles et les processus qui permirent au sculpteur de réaliser une œuvre.

La redécouverte de ses gestes (selon S. A. de Beaune, 2000) à partir de l'analyse des traces laissées par les outils et, éventuellement de la prospection dans les carrières de pierre, facilite la compréhension de la signification des volumes sculptés en trois dimensions, ainsi que celle des attributs représentés en relief. Nous n'avons négligé pour une telle approche ni l'expérimentation, ni la démarche ethnoarchéologique.

En amont de ce travail, nous avons tenté de découvrir les raisons du choix des lieux de l'implantation des statues. Elles mettent en évidence l'importance accordée aux statues dans les sociétés agropastorales de l'île mais aussi l'existence de deux systèmes socio-économiques différents, du nord et du sud de l'île. Dans le nord, les statues furent dressées le long des anciennes voies de transhumance, ce qui pourrait témoigner d'une démarche apparemment liée au pastoralisme. Dans le sud, le phénomène est plus complexe car il a varié au fil des âges. Dès le Néolithique moyen, moment de leur émergence, elles sont exclusivement liées aux constructions funéraires mégalithiques qui s'inscrivent dans le système technique du pastoralisme, celui des bergers et des membres de leur famille défunts (Lanfranchi, 2000).

À partir de l'Âge du Bronze moyen, dans les casteddi de la Corse méridionale, se développe une économie propre aux agriculteurs et aux éleveurs créateurs d'une statuaire, fondamentalement différente de celle du Néolithique moyen à destination funéraire. La sculpture s'intègre dans la représentation sociologique du héros, du chef de tribu ou du fondateur du lignage. La statue se dressera désormais à l'intérieur des casteddi, ou sera incluse dans des alignements que le Nord semble ignorer. Ces manières de Champs Élyséens mégalithiques sont la clé de voûte de la compréhension des pierres dressées durant les âges des Métaux. Éléments médiatiques par excellence, les statues alignées dans de vastes (tout est relatif en Corse) espaces plats, suscitent probablement des rassemblements de personnes. Culte des pierres dressées, du symbolisme de leurs représentations ? C'est là une nouvelle piste qui s'ouvre à la recherche.

La double notion de statue anthropomorphes ou non, dressée dans un habitat et dans un alignement à vocation microrégionale, caractérise la statuaire de l'Âge du Bronze méridional.

La chronologie

Le terme chronologie (selon C. Perlès) "*recouvre à la fois la succession des événements dans le temps et les différentes méthodes*" permettant d'y parvenir : la chronologie absolue (système de référence situant les faits par rapport à une échelle chiffrée) et la chronologie relative (fondée sur une échelle ordonnant les phénomènes les uns par rapport aux autres).

La chronologie absolue

Les mesures d'âge radiométriques effectuées à ce jour en Corse ne concernent que les "statues-menhirs".

Le site de Stantare (Sartène), où le charbon recueilli "au pied du 5e monolithe" donna les résultats suivants :

Gif-1396 : 2950 ± 110 BP, soit, cal. 1425 (1152, 1149, 1130) 842 (d'après *R.C. 13 1971 : 20*).

Il est possible de retenir le pic moyen de 1150 avant J.-C.

Pour les autres dates, nous renvoyons au corpus proposé par D'Anna *et al.* en 1998. À l'exception de quelques mesures d'âge qui s'écartent vraiment trop de la moyenne des datations, nous retiendrons que toutes les statues se situent entre le Bronze final et l'Âge du Fer.

La chronologie relative

Aujourd'hui, la plupart des chercheurs situent les "statues-menhirs" de la Corse méridionale à l'Âge du Bronze et celles de la partie septentrionale de l'île à l'extrême fin de l'Âge du Bronze (Grosjean, 1966). Pour les "menhirs", on avait proposé de placer les plus anciens à la charnière de la fin du Néolithique et du début du Chalcolithique (Grosjean et Liégeois, 1964), à partir de l'étude du mobilier recueilli lors des fouilles des Bancali de Vaculacciu. Il s'agissait là de datations relatives.

Nous avons proposé de dater du Néolithique moyen (Lanfranchi, 2000) les monolithes plantés, associés aux monuments funéraires, précisément ceux qui furent situés dans le IIIe millénaire (Grosjean et Liégeois, 1964) à partir du mobilier provenant de ce site. Leur appartenance au Néolithique moyen fut confirmée récemment par F. Léandri, à partir des mesures d'âge radiométriques de charbons provenant des monuments de Monte Revincu (Léandri, 2000). Ces datations sont synchrones de celles que nous avons obtenues dans le village du Néolithique moyen de Presa (Lanfranchi, 2000).

Les plus anciennes pierres plantées associées à des tombes sont des statues (à notre sens).
Nous avons rapporté *supra* que les plus anciennes se dressent dans des complexes mégalithiques dolméniques de la première génération. À Monte Rotondu (Lanfranchi, 2000), elles s'inscrivent dans un cercle de pierres, tout comme le dolmen. Le mobilier invite à situer ces constructions dans le Ve-IVe millénaire avant J.-C. Pour ces raisons nous pensons que l'émergence de la coutume des pierres dressées est synchrone du début du Néolithique moyen. Sur le plan conceptuel, le menhir comme la statue ne sont pas en usage au Néolithique ancien.
La chronologie relative reposant sur des contextes archéologiques comme les tombes mégalithiques, par exemple, a été établie également à partir des armes figurées en bas-relief sur les statues.

Les épées

Examinées uniquement sur le plan de la sculpture, les épées s'ordonnent en éléments sculptés en bas-relief (en saillie ou en creux) sur les statues et en épées réelles.

Les armes sculptées sont-elles de grandeur réelle ?

On a admis que les épées sculptées dans la pierre étaient des reproductions fidèles des épées réelles (R. Grosjean, 1962). Postulant ce fait, l'épée sculptée en bas-relief sur la statue de Filitosa V, longue de 1,37 m, a été comparée à celles de Zafer-Papoura, de même longueur et datées du Minoen récent II et III, soit de la moitié du IIe millénaire avant J.-C. Autrement dit, du Bronze moyen de Corse. En 1972, nous avons démontré que cette "hypothèse de travail" fondée sur les dimensions d'un objet réel (les épées mycéniennes) et les figurations en bas-relief (Lanfranchi, 1972) ne pouvait être retenue. Notre thèse a été reprise depuis par d'autres préhistoriens (Camps, 1988). Aujourd'hui, nous sommes en mesure d'affiner nos affirmations en apportant de nouvelles informations allant dans ce sens.
Commençons d'abord par la dimension probable des épées sculptées sur certaines statues de Corse, en précisant bien que toutes n'étant pas semblables, le raisonnement ne vaut que pour Cauria II et Cauria IV. Pour les autres épées, il faudra trouver d'autres moyens de datations.
À partir de Cauria II et Cauria IV (fig. 12, n°s 1 et 2), il est possible de relativiser les dimensions de l'arme sculptée en constatant qu'elle occupe un espace bien délimité, situé entre le menton et la ceinture (également sculptée en bas-relief). Pour un homme mesurant 1,70 m de hauteur, l'espace *réel* mesure donc entre 0,20 et 0, 40 m de long. C'est précisément la longueur de l'épée courte ou poignard sculpté en bas-relief sur la statue. Nous serions dans ce cas, très loin de la rapière et beaucoup plus près de l'épée courte.
Par contre, il n'est pas possible de proposer une étude relative des armes représentées sur Filitosa V (fig. 12, n° 5), par exemple, pour la simple raison que la ceinture n'est pas représentée.

L'épée sculptée en bas-relief

Sur Cauria II et Cauria IV, le modèle d'épée ou de poignard examiné comprend une poignée (la fusée) massive, à pommeau en croissant de lune et une lame à bords subparallèles. Il s'apparente au poignard accompagnant la longue épée de Filitosa V (Sollacaro), (fig. 12, n° 5), à l'épée de Valle (Lecci), à celles de Santa Naria (Olmeto), de Cauria (Sartène), de Castidetta-Pozzone (Sartène) etc.

Les preuves archéologiques de l'existence de l'épée courte dans le contexte de la statuaire

Un moule de fusion d'une épée courte (fig. 12, n° 4) a été découvert à Castidetta-Pozzone (Cesari et Nebbia, 1992) sur la partie supérieure du site, dans une maison arasée. L'ensemble monumental dont il est question est connu sous le nom vernaculaire de "*casteddu*". Le mot sert à désigner en Préhistoire et dans le cas du site du Sartenais et de l'Alta Rocca, l'ensemble d'un village avec une *torra* du Bronze moyen. L'un des niveaux de la maison arasée restitua des vestiges du Bronze final, parmi lesquels le fragment d'une "matrice de fusion d'un poignard à manche massif et à pommeau en demi-lune" (*id.* 1992).
Les auteurs datèrent la couche de 1000-800 avant J.-C. L'arme coulée dans ce moule est absolument superposable à l'épée courte représentée en bas-relief sur la statue de Castidetta-Pozzone, trouvée à l'entrée du monument.

L'un des modèles réels de l'épée courte

Il s'agit de l'exemplaire trouvé à Pancheraccia (fig. 12, n° 3 et fig. 13), en Haute-Corse et actuellement conservé au Musée départemental d'Aleria. L'arme offre de grandes similitudes avec les épées courtes représentées en bas-relief sur les statues Cauria II et Cauria IV. Divers éléments technologiques, notamment la lame en fer, permettent d'affirmer qu'elle date du premier Âge du Fer.

D'autres modèles d'épées courtes de Corse (fig. 11/2)

Le premier inventaire des épées courtes suivi d'une carte de répartition réalisé par nos soins en 1972 comprenait les épées courtes suivantes :

1. Carbuccia-Bocognano (Forrer, 1924).
2. Carbonacce (Cagnano). Pièce dessinée par Ed. Romagnoli en 1912 et identifiée comme étant une épée par R. Grosjean en 1971. Étude F. de Lanfranchi, 1972.
3. Belgodere (collection Simonetti-Malaspna). Étude de Lanfranchi, 1972.
4. Vero. Document mis au jour par F. Zarzelli lors des fouilles conduites dans une chapelle et étude réalisée par F. de Lanfranchi.
5. Pentica, au nord-ouest de Bocognano. L'épée faisait partie de la collection Najean (de Mortillet, 1916).
6. Capo di Feno, golfe de Sagone. Épée conservée au Musée Pigorini à Rome.
7. Monte Lazzu abri n° 4 (Weiss, 1984). Cette dernière épée est, nous semble-t-il, la seule trouvée en Corse

dans son contexte archéologique. Il s'agit d'une tombe dans un abri sous roche du Monte Lazzu. L'intérêt de cet ensemble clos réside dans le fait d'avoir livré un assemblage de produits d'importation, comme l'épée courte notamment. Le reste est constitué par des éléments métalliques (épée, fibules *a navicella*, pendeloques, bracelets, anneaux, chaînettes, perles, boutons, le tout en bronze), céramiques (jattes ansées à col, décor peigné, incisé, cordons en relief) et perles en pâte de verre.

8 et 9. Deux exemplaires d'origine inconnue (Grosjean, 1971, p. 58).

10. Pancheraccia (conservée au Musée départemental d'Aleria).

11. Moule de Castidetta-Pozzone (Cesari et Nebbia, 1992).

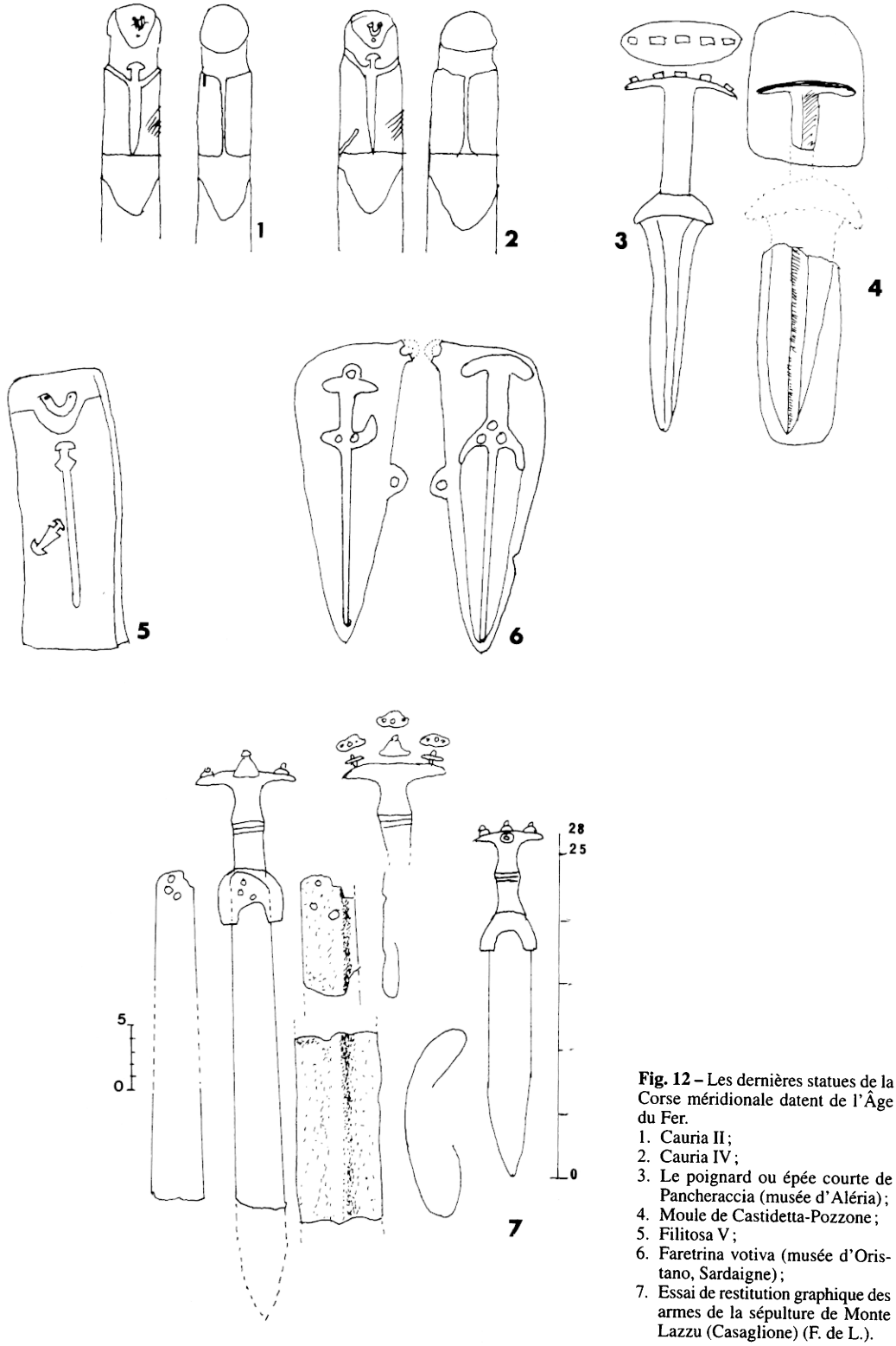

Fig. 12 – Les dernières statues de la Corse méridionale datent de l'Âge du Fer.
1. Cauria II;
2. Cauria IV;
3. Le poignard ou épée courte de Pancheraccia (musée d'Aléria);
4. Moule de Castidetta-Pozzone;
5. Filitosa V;
6. Faretrina votiva (musée d'Oristano, Sardaigne);
7. Essai de restitution graphique des armes de la sépulture de Monte Lazzu (Casaglione) (F. de L.).

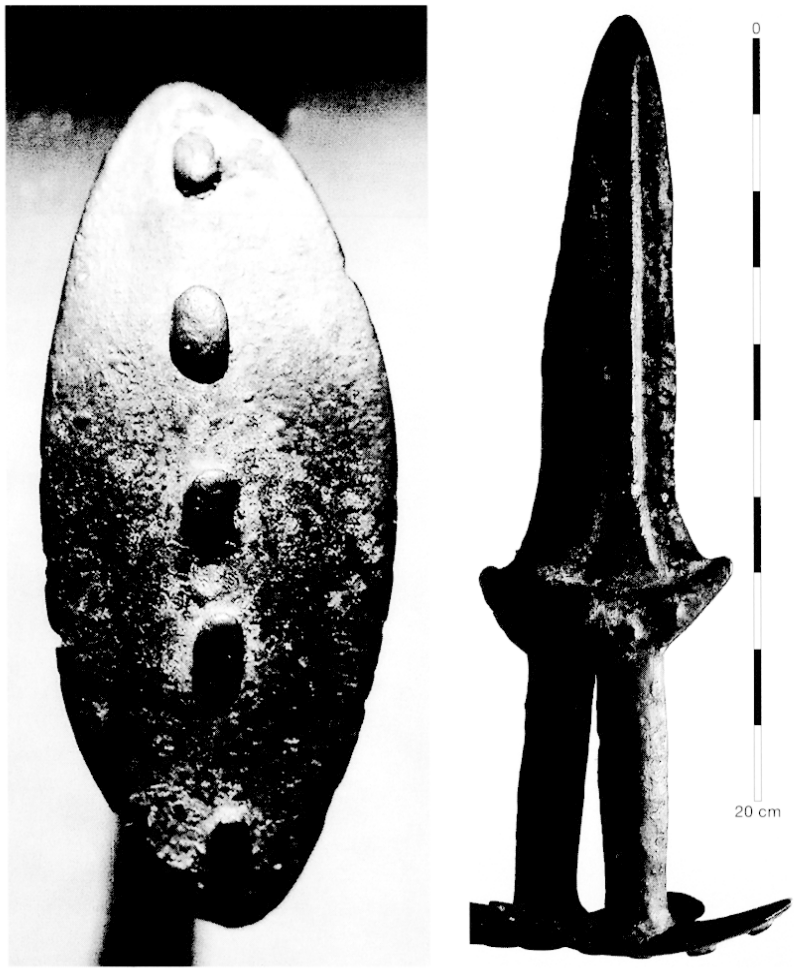

Fig. 13 – 1. Épée de Pancheraccia (Musée d'Aleria). 2. Épée de Pancheraccia : partie supérieure du pommeau.

La localisation des découvertes réalisées surtout dans le nord de l'île pose un problème qui, à notre avis, trouve son explication dans le fait que les Antiquaires du XIXe siècle, découvreurs de ces documents, résidaient en Corse septentrionale. Par voie de conséquence, leurs lieux de prospection se trouvaient dans la partie septentrionale de l'île. Comme les objets constituaient des produits monnayables (leur présence dans des musées étrangers l'atteste), ils furent particulièrement recherchés.

Les collections étudiées

Les *bronzetti* sardes

La proche Sardaigne est une île productrice de nombreuses statuettes en bronze représentant la société nuragique de la première moitié du premier millénaire avant notre ère. On donne à ces œuvres le nom de "*bronzetti*". On y voit parmi les représentants d'une société parfaitement bien représentée, des guerriers portant au niveau de la poitrine une épée courte ou poignard de type sarde, "*ad elsa gammata*" (à garde évoquant la croix gammée). Le baudrier supportant l'épée peut être porté en sautoir ou en bandoulière. Il s'agit d'un même port de l'épée en Corse (fait visible sur les statues) comme en Sardaigne (sur les *bronzetti*). On peut parler d'affinités morphologiques et chronologiques entre statues et "*bronzetti*".

Pour affiner cette approche analogique, rappelons notre découverte fortuite (Lanfranchi, 1972) réalisée dans **l'Antiquarium Arborense** d'Oristano (fig. 12, n° 6), d'une "*faretrina*" (un carquois ou fourreau) votive de 9 cm de long, provenant des environs de Laerru (Sassari). Elle éclaire les affinités entre les armes de Sardaigne et de Corse. L'épée courte datée du VII-VIIIe siècle avant J.-C., présente sur la face bordée d'une double rangée de points en relief obtenus au repoussé et disposés selon une double ligne parallèle, le poignard *ad elsa gammata*. Sur l'autre, un poignard à lame triangulaire fixée par trois rivets sur un pommeau en semi-lune, absolument semblable aux épées courtes de Corse. Cette découverte reprise en 1975 (Lanfranchi et Weiss), fut commentée défavorablement : "*on ne croit pas que les analogies avec les bronzetti soient très probantes*" (Camps, 1977, p. 188), puis annoncée comme une découverte personnelle : "*Parmi les "bronzetti" sardes plusieurs statuettes de guerriers portent aussi des cuirasses à protections dorsales qui offrent des analogies avec les représentations des statues-menhirs.*" (Camps, 1988, p. 214).

Le contexte méditerranéen
La vogue de l'épée courte est attestée dans la péninsule italique notamment par les types de Vulci et de Torre Galli du premier Âge du Fer (1000-700 avant J.-C.). La mouvance étrusque est manifeste. Sans être toutefois une preuve tangible d'affinités directes avec les productions de la péninsule italique, il n'en reste pas moins que la tendance dans l'aire italique insulaire et péninsulaire est à l'adoption de ce type d'épée courte à pommeau convexe.

Quelles conclusions à la présente analyse ?

Pour nous, la sculpture en relief *sur* une statue ne peut être faite qu'avec des outils en métal et l'émergence de ce mode de sculpture sur statues se situerait au Bronze moyen de la Corse (notamment les longues épées représentées sur les stèles non anthropomorphes). La perduration des statues jusqu'au Bronze final, voire au début de l'Âge du Fer, se traduit nécessairement par les représentations d'armes différentes. L'Âge du Fer, qui est loin d'être un "*morne et banal Âge du Fer*" (Grosjean, 1971), souffre probablement d'être encore trop méconnu. Comme il nous a été donné de le montrer, une partie de la statuaire mégalithique de la Corse s'y rattache, à tout le moins sa phase finale d'évolution.
Déjà en 1988, le Pr G. Lilliu (p. 679) rappelait que dans la proche Sardaigne, "*les épées à poignées à ailettes dont les modèles sont égéo-mycéniens, ne se trouvent qu'à Decimoputzu*". Les paradigmes de la première variété datent de l'extrême fin du Minoen récent III de Crète (Zapher Papoura) et de l'Égée (Corinthe). La seconde variété, plus tardive, entre dans un type atlantico-européen (autour de 800 avant J.-C.). Cela correspond "aux bronzetti représentant des soldats". Un schéma assez proche de la Sardaigne se fait jour en Corse, avec comme différence une représentation mégalithique de ces personnages en armes. C'est là une des caractéristiques majeures de la statuaire de la Corse.

LA SCULPTURE ET L'ARCHÉOLOGIE SYMBOLIQUE OU STRUCTURALE

La réintroduction de la dimension symbolique dans les études de matériaux archéologiques est surtout le fait d'une "école archéologique" réunie à Cambridge autour de Ian Hodder (selon Cleuziou, 1988). Cette théorie postule que tout produit humain participe à la fois des techniques et de l'économie, mais aussi des symboles. L'archéologie symbolique ou structurale est aujourd'hui suivie par de nombreux archéologues.
Dans ses études de la Préhistoire du Proche-Orient (où est née la domestication des espèces végétales et animales), Jacques Cauvin (1997, p. 44) compare les mutations intervenues au Néolithique à une "*Révolution des symboles*". Les recherches d'André Leroi-Gourhan, qui leur sont antérieures, allaient dans le même sens avec une évocation des "*structures de l'imaginaire*" chez les chasseurs-cueilleurs du Paléolithique supérieur. Dans ce sens, nous avons ajouté aux deux sous-systèmes technologique et sociologique, un troisième, symbolique.
Après ces réflexions épistémologiques, mettons en évidence les interactions entre un groupe social et son écosystème dans une première représentation schématique. Il en résulte un sous-système anthropique (fig. 1).
Par le même procédé, individualisons les trois systèmes par des lignes fermées et les interactions par des flèches orientées. Nous schématisons de la sorte un sous-système culturel.
Le sous-système technique de l'exploitation des ressources minérales en vue de la création d'une sculpture en ronde bosse s'emboîte avec le sous-système symbolique (fig. 4, en haut).
Le sous-système technique de l'exploitation des ressources minérales en vue de la création d'une sculpture (fig. 4, en bas) comporte les mêmes connexions.
Ce schéma (fig. 4) propose une représentation schématique des trois systèmes, symbolique, socio-économique et technique de l'exploitation des ressources végétales, minérales, etc.
La méthodologie qui se développa en Corse durant les années cinquante était de forme hypothético-déductive. Le passage à une autre étude systémique, conceptuelle et globalisante, nous a permis de mettre en relation le mégalithisme avec les sociétés, l'économie, les symboles. Nous rejoignons en cela C. Karlin (Karlin *et al.*, *in* Balfet, 1991, p. 116) lorsqu'elle affirme que "Les *manières de voir et de faire* s'inscrivent dans les *manières de vivre et de penser* comme les marques ténues, mais à part entière de la tradition" (souligné par nous, F. de L.). ■

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ARNAL J. (1976) – *Les statues-menhirs, hommes et dieux*, Collection archéologique Horizons Neufs, Éd. des Hespérides, 239 p.

ATZENI E (1975) – Nuovi idoli della Sardegna prenuragica, *Studi Sardi*, XXIII, Sassari, p. 51.

ATZENI E. (1982) – Menhirs antropomorfi e statue-menhirs della Sardegna, *Annali del Museo Civico* "U. Formentini" della Spezia, vol. II, 1979-1980, 296 p. (octobre 1982), p. 9-63.

ATZENI E. (1998) – Le statue-menhir di Piscina e Sali Laconi-Sardegna, *Actes du 2e colloque international sur la statuaire mégalithique, Saint-Pons-de-Thomières des 10-14 sept. 1997, Archéologie en Languedoc* 22-1998, p. 1-72.

BALFET H. dir. (1991) – *Observer l'action technique : des chaînes opératoires, pour quoi faire ?*, Paris, Éd. du CNRS, 192 p.

BAUDRY M.-T., BOZO D., CHASTEL A., THIRION J. (1990) – *Inventaire général des monuments et des richesses artistiques de la France. Principes d'analyse scientifique. La sculpture. Méthode et vocabulaire*, Paris, Imprimerie Nationale.

BEAUNE S. A. de (2000) – *Pour une archéologie du geste*, CNRS éditions, Paris, 233 p.

BINDER D. (1998) – Silex blond et complexité des assemblages lithiques dans le Néolithique liguro-provençal, *Rencontres méridionales de Préhistoire récente, Actes de la Deuxième session, Arles (B-d-R), 8 et 9 novembre 1996*, Éd. APDCA, Antibes, p. 111-128.

BOISSINOT P. (1998) – Que faire de l'identité avec les seules méthodes de l'archéologie, *Rencontres méridionales de Préhistoire récente, Actes de la deuxième session, Arles (B-d-R), 8 et 9 novembre 1996*, Éd. APDCA, Antibes, p. 17-25.

BUI-THI-MAI (1998) – Quelques aspects de la flore néolithique révélés par l'analyse pollinique de deux sites archéologiques de Balagne, *in* M.-C. Weiss *et al.* dir., *Les temps anciens du peuplement de la Corse, la Balagne*, Université de Corse, p. 97-108.

CAMPS G. (1977) – La civilisation des Corses. Peuplades de l'Âge du Fer, Comptes-rendus, *Études Corses*, 5e année, n° 8, p. 188-190.

CAMPS G. (1988) – *Préhistoire d'une île, Les origines de la Corse*, Collection des Hespérides, Éditions Errance, Paris, 282 p.

CAUVIN J. (1997) – *Naissance des divinités, naissance de l'agriculture. La révolution des symboles au Néolithique.*

CESARI J. (1992) – Sartène, Castidetta-Pozzone, *Bilan scientifique de la Région Corse*, 1992, Préfecture de la Corse, Direction régionale des Affaires Culturelles, Service régional de l'Archéologie, Ministère de la Culture et de la Francophonie, p. 25-29.

CLEUZIOU S. (1988) – Archéologie symbolique (ou structurale), *in* A.L. Leroi-Gourhan, *Dictionnaire de la Préhistoire*, Quadrige/PUF, Paris, 1988.

CRESWELL R. (1992) – Technologie, *in* P. Bonte et M. Izard dir., *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris PUF, p. 698-700.

D'ANNA A., LEANDRI F., CESARI J., MARCHESI H. (1996) – Statues-menhirs, menhirs et mégalithes de la Corse, *Revue Archéologique de l'Ouest*, Supplément n° 8, p. 217-248.

FORRER R. (1924) – Un trésor de bronzes préhistoriques découverts en Corse, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. XXI, n° 10, p. 224-232.

GROSJEAN R. (1962) – Les armes portées par les statues-menhirs de Corse, *Revue archéologique*, PUF, II, juillet-septembre 1962, p. 1-15.

GROSJEAN R. (1965) – Découverte d'un alignement de statues-menhirs à Cauria (commune de Sartène - Corse), *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, C.R. des séances de l'année 1964, Klincksieck 1965, p. 327-342.

GROSJEAN R. (1966) – *La Corse avant l'Histoire*, Éd. Klincksieck, Paris, 95 p.

GROSJEAN R. (1967) – Classification descriptive du Mégalithique corse. Classification typologique et morphologique des menhirs et statues-menhirs de l'île, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 64, n° 3, p. 707-742.

GROSJEAN R. (1968) – Nouvelles stèles-statues découvertes en Corse, *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 65, n° 8, p. 195-198.

GROSJEAN R. (1971) – La Protohistoire de la Corse, *Histoire de la Corse*, sous la direction de Paul Arrighi, Édouard Privat éditeur, 1971, p. 11-65.

GROSJEAN R. (1972) – Les alignements de Pagliau (Sartène, Corse), *Bulletin de la Société préhistorique française*, t. 69, n° 5, p. 156-158.

GROSJEAN R., LIÉGEOIS J. (1964) – Les coffres mégalithiques de la région de Porto-Vecchio, *L'Anthropologie*, Masson et Cie éd., t. 68, n° 5-6, 1964, p. 527-548.

JALLOT L. (1987) – Nouvelles données sur les statues-menhirs du Languedoc oriental, *Actes des Journées de Saint-Pons-de-Thomières 5-6 mai 1984, Actes des journées d'étude des statues-menhirs 1984*, p. 37-84.

KARLIN C., BODU P., PELEGRIN J. (1991) – Processus technique et chaînes opératoires. Comment les préhistoriens s'approprient un concept élaboré par les ethnologues?, *in* H. Balfet, 1991, *Observer l'action technique. Des chaînes opératoires, pour quoi faire?* 1991, p. 101-117.

KUHN J. (1962) – *La structure des révolutions pacifiques*, Paris, Flammarion, 284 p.

LANFRANCHI F. de (1972) – *Le peuplement des hauts bassins du Rizzanese et de l'Ortolo, des origines à l'arrivée des Romains*, thèse de doctorat multigraphiée, Université de Toulouse, 1re partie : *Le Néolithique de la Corse. Des collecteurs de nourriture aux producteurs*, 128 p. ; 2e partie, *La Corse de l'âge des Métaux. L'Âge du Bronze et l'Âge du Fer*, 106 p.

LANFRANCHI F. de (1986) – *Inventaire des monuments mégalithiques de la Corse*, Thèse de doctorat, EHESS, Toulouse (inédit).

LANFRANCHI F. de (1997) – Le Présien, *in* F. de Lanfranchi et M.-C. Weiss dir., (1997), *L'aventure humaine préhistorique en Corse*, 501 p., Éd. Albiana, Ajaccio, p. 444 à 447.

LANFRANCHI F. de (2000) – *Le secret des mégalithes*, Éd. Albiana, Ajaccio, 2000, 163 p.

LANFRANCHI F. de, COSTA L. (2000) – Nouvelles données et hypothèses relatives à la connaissance du mégalithisme de Corse (l'exemple de Poghjaredda), *L'Anthropologie*, oct.-déc. 2000, vol. 104, n° 4, p. 549-567.

LANFRANCHI F. de, WEISS M.-C. (1975) – *La civilisation des Corses. Les peuplades de l'Âge du Fer*, numéro spécial de la Société des Sciences Naturelles et Historiques de la Corse, 1975, 213 p.

LÉANDRI F. (2000) – *Les Mégalithes de Corse*, Éd. Jean-Paul Gisserot - Patrimoine, 32 p.

LEROI-GOURHAN A. dir. (1988) – *Dictionnaire de la Préhistoire*, Quadrige/PUF.

LILLIU G (1988) – *La civiltà dei Sardi dal Paleolitico all'età deu nuraghi*, nouvelle édition ERI 1988, 680 p.

MAUSS M. (1947) – *Manuel d'ethnographie*, Lausanne, Payot (réédition 1967), Petite Bibliothèque Payot.

MÉRIMÉE P. (1840) – *Notes d'un voyage en Corse*, Paris, 1840.

MEZZENA F. (1978) – Le stele anthropomorfe dell'arco alpino (Considerazione e appunti), *L'arte preistorica nell'Italia settentrionale dalle origini alla civiltà paleoveneta*, Museo di Storia Naturale Verona 1978, p. 49-59.

MORAVETTI A. (1992) – *Le complexe nuragique de Palmavera*, Sardaigne archéologique, Guides et itinéraires Carlo Delfino éditore.

OCTOBON F.C.E. Ct. (1931) – Enquête sur les figurations néolithiques et énéolithiques : statues-menhirs, stèles gravées et dalles sculptées, *Revue anthropologique*, fasc. 10-12, t. 41, 1931, p. 297-579.

PERLÈS C. (1988) – Archéologie expérimentale, *in* A. Leroi-Gourhan dir., *Dictionnaire de la Préhistoire*, Quadrige/PUF.

PERONI R. 1996 – *L'Italia alla soglia della storia*, Éd. Laterza, 656 p.

RAVIS-GIORDANI G. (1983) – *Bergers corses, les communautés villageoises du Niolu*, Édisud.

TENCONI L. (1997-98) – *Studio dei carboni e dei resti carpologici di un sito neolitico della Corsaca meridionale : Presa-Tusiu (Altagène)*, Thèse, Université de Milano, Matr. 335819, année académique 1997-1998, 93 p.

VAISON de PRADENNE A., GAGNIÈRE S. (1931) – La stèle de l'Isle-sur-Sorgue, *CPF*, Nîmes Avignon, 1931, p. 310-319.

VIGNE J.-D. (1987) – L'exploitation des ressources alimentaires carnées en Corse du VIIe au IVe millénaire avant J.-C, *in* J. Guilaine, J. Courtin, J.-L. Roudil et J.-L. Vernet dir., *Premières communautés paysannes en Méditerranée occidentale, Actes du Colloque International de Montpellier*, Éd. du CNRS, 1983, p. 193-199.

VIGNE J. -D., (1998) – Faciès culturels et sous-système technique de l'acquisition des ressources animales. Application au Néolithique

ancien méditerranéen. *Rencontres méridionales de Préhistoire récente, deuxième Session, Arles, 1996*, Éd. APDCA, Antibes, 1998, p. 27-45.

WEISS M.-C. (1984) – *La station agricole néolithique du Monte Lazzu à Casaglione et son environnement corse*, The Deya Conference of Prehistory, BAR International series 229, Oxford.

ZAMMIT J., (1998) – Plaidoyer pour de nouveaux marqueurs socioculturels et biologiques des sépultures du Néolithique moyen du sud de la France, *Rencontres méridionales de Préhistoire récente, deuxième session, Arles, 1996*, Éd. APDCA, Antibes, p. 47-54.

François de LANFRANCHI
Centre d'Études et de Recherches Archéologiques
en Alta Rocca (CERAAR)
20170 Levie, Corse, FRANCE